



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

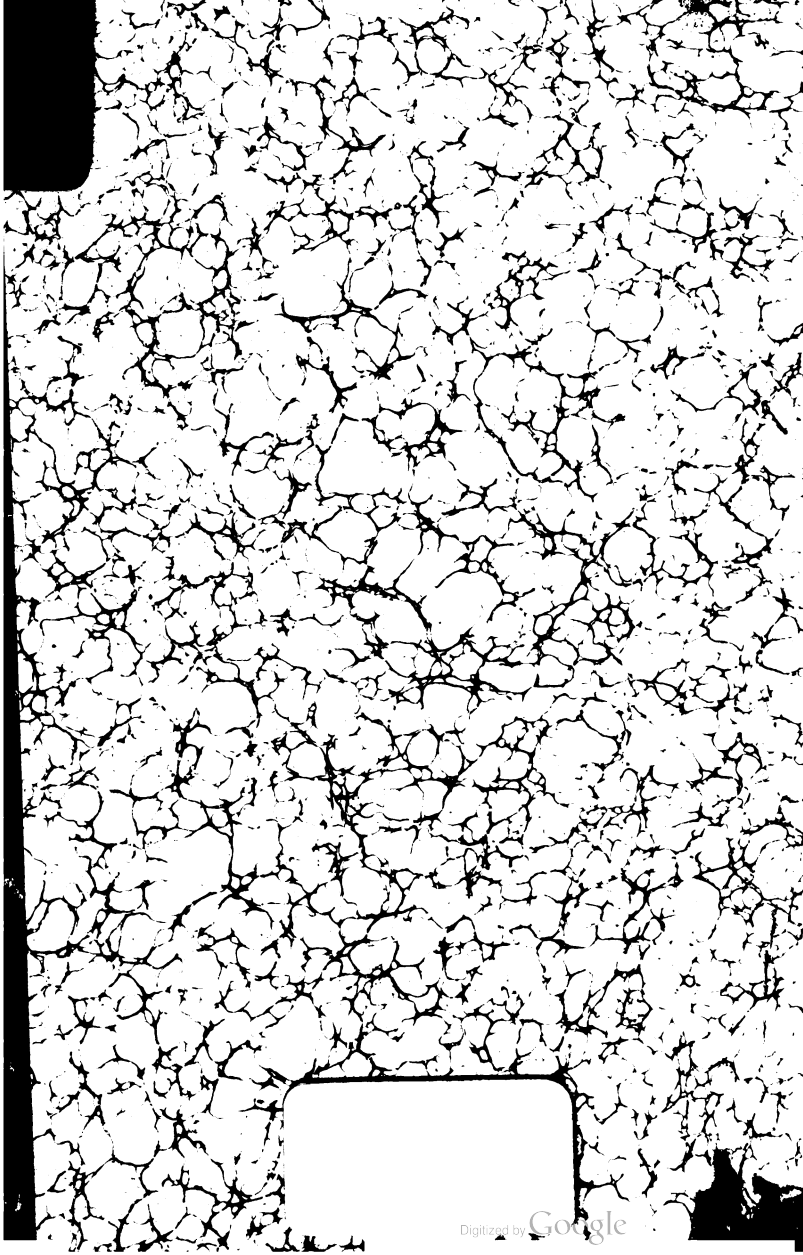
Nous vous demandons également de:

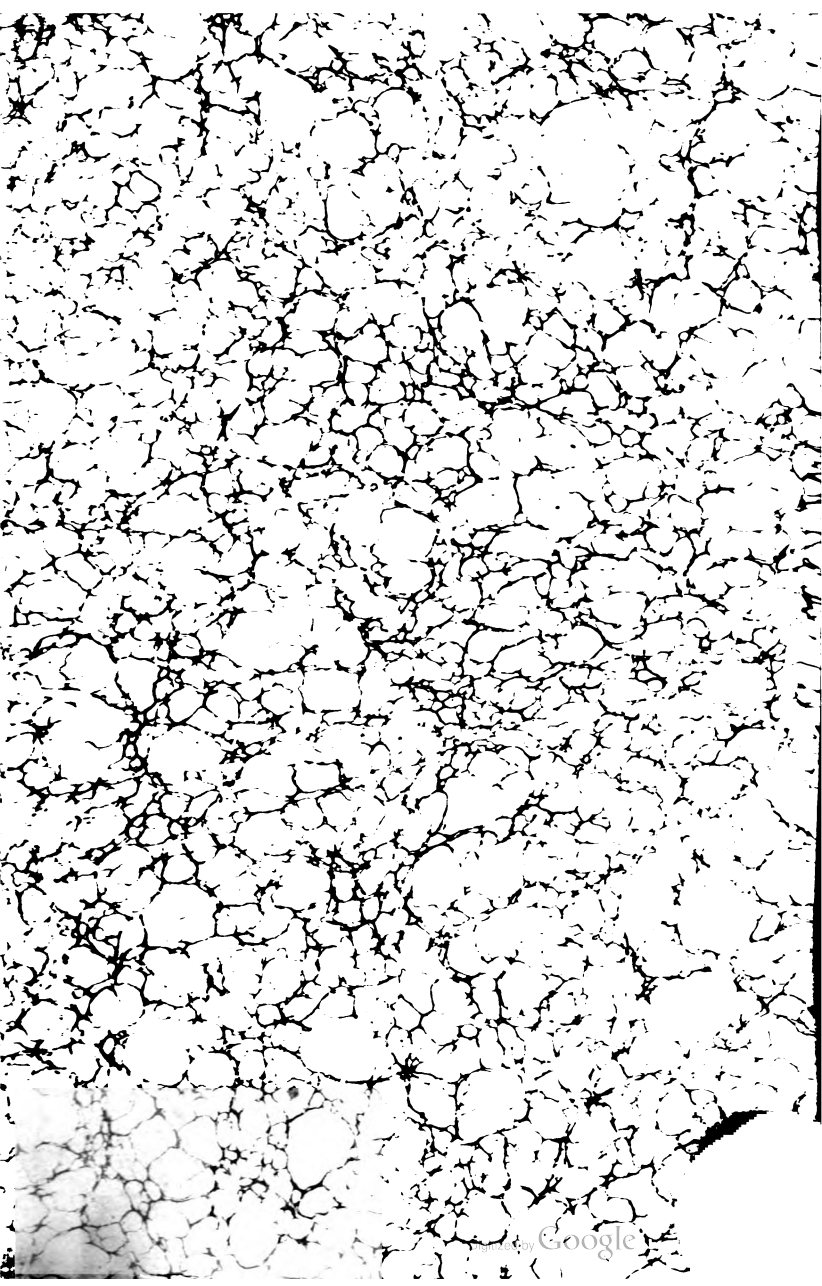
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>









edit. su originale



**R Y N O**



---

266. — PARIS. — IMPRIMERIE POUPART-DAVYL ET C<sup>e</sup>  
RUE DU BAC, 30





*Im. Jemeter et de Jeanne St. Patis*

# RYNO

PAR

MADAME MARIE DE GRANDFORT

AVEC UN PORTRAIT DE L'AUTEUR

FAUST A MÉPHISTOPHÉLÈS.

Porte à d'autres que moi tes stériles bienfaits,  
Car il me faut des biens qui ne passent jamais.

GOETHE.



PARIS

POULET-MALASSIS, ÉDITEUR

97, RUE RICHELIEU, 97

—  
1862



## A MA MÈRE

Tu aimes les longues histoires : voici celle d'une pauvre jeune femme que tu as connue, que tu as aimée, — que tu as pleurée. Je l'ai écrite cet été, sous tes yeux, tandis que les enfants poursuivaient les papillons à travers les prairies, et que grand'mère, assise près de toi, tricotait les bas d'hiver d'une main encore légère; — au milieu de ce calme et de cette bonne vie de famille, cette histoire pleine de troubles

m'est revenue à l'esprit : de même le marin arrivé au port se rappelle les tempêtes passées — avec un sentiment de joie d'avoir couru de tels dangers et d'y avoir miraculeusement échappé.

Paris, ce 15 février.

---

**R Y N O**





# RYNO



FULVIE A RYNO

Certes, s'il y eut jamais sur terre d'orangeuses amours, ce furent les nôtres, Ryno. — Et cependant nul n'a besoin de calme comme vous et moi. — Agités tous les deux par les vagues intérieures de cette terrible mer qu'on appelle l'imagination,

4

il nous est nécessaire de vivre dans une atmosphère paisible qui nous maintienne et nous assigne des limites et soit en quelque sorte comme le rivage où viennent échouer nos plaintes éternelles et nos rêves renaissants. La famille avec ses mille liens, ses devoirs réciproques et journaliers, est une excellente digue, et si nous murmurons souvent contre elle dans nos mauvais jours, encore devons-nous lui reconnaître une influence saine et fortifiante. Il faut un pivot autour duquel nous puissions nous agiter sans doute, mais qui nous ramène à un centre immuable. — C'est pourquoi j'applaudis à notre nouvelle situation, malgré l'amertume des premiers jours.

Il n'est si faible lien qui ne soit difficile à rompre, a-t-on dit. Quels efforts n'avons-nous pas dû faire ! Quelle volonté n'avons-

nous pas employée à nous détacher l'un de l'autre, alors que nous sentions bien pourtant que cela était nécessaire, et que nous touchions au terme du voyage de l'amour ! Quand une affection mâle s'est vraiment établie entre nous, nous avons dû reconnaître que nous nous aimions désormais assez pour pouvoir nous quitter. Lorsqu'on en arrive à se faire ce que j'appellerai des *sacrifices raisonnés*, et que la prévoyance a remplacé cet état mobile et incertain des âmes amoureuses, c'est que la passion n'existe plus, c'est qu'on est arrivé à une tendresse parfaite, apanage divin des élus, mais dont nos cœurs agités ne comprennent ni la paix céleste, ni l'éternelle douceur.

Ce n'est pourtant pas sans de secrètes révoltes que je vous ai vu épouser votre femme, Ryno. — Vous étiez un être à moi,

qui m'appartenait bien, une part grandiose des choses de ce monde, sur laquelle j'avais posé ma main de lionne. — Je ne vous ai pas abandonné, vous ne m'avez pas quittée, — mais je vous ai donné de mon plein gré, de mon propre mouvement, comme un bien dont j'étais la souveraine maîtresse. — Les sacrifices qu'on s'impose sont pleins d'une douceur amère, et les pleurs que j'ai versés lors de notre séparation ne furent pas sans charme. — Si, l'on eût voulu vous prendre à moi, Ryno, je vous aurais défendu avec toute l'énergie de mon cœur; mais je vous donnais, et cette distinction, qui peut sembler à quelques-uns trop subtile, me prêta cette force et ce calme dont s'étonnèrent nos amis. — Néanmoins je me demandais parfois si la vie valait un tel sacrifice, et je craignais de me tromper sur

ma destinée et la vôtre;— mais ces doutes, fils des dernières faiblesses de mon affection, se dissipèrent, et Ryno, comte de Challes, épousa, à Saint-Thomas d'Aquin, il y a aujourd'hui six mois, mademoiselle Renée de Maubeuge, la fille des Croisés, sans que Fulvie eût fait un geste pour ramener son amant à ses pieds.

Hélas! mieux que vous, Ryno, j'ai compris la nécessité de ce mariage! Votre grand nom demandait l'appui d'une grande fortune, l'éclat d'une position exceptionnelle. — Je le sais, je le sais. Ce n'est pas pour le vain plaisir d'étaler à Paris un luxe presque royal, d'éblouir le monde par la splendeur de vos fêtes, que vous avez consenti à me quitter. Vous avez les goûts modestes d'un savant et la sobriété d'un anachorète; mais si le poète et l'artiste demandent chez vous les tableaux

de prix et les couleurs brillantes, le bohémien eût ri de sa misère et porterait gaie-ment de poétiques haillons, si l'ambition qui domine cet étrange assemblage ne vous avait marqué au berceau de sa terrible empreinte et ne vous eût forcé à marcher dans de mystérieux chemins.

Si je vous avais dit, il y a un an : Ryno, je vous aime tant que je me sens assez forte pour pouvoir vaincre dans votre cœur ma sombre et pâle rivale. Je me sens désormais assez d'amour pour satisfaire à toutes les exigences de votre nature inquiète, de votre esprit mobile. — Partons. — Oubliez pour moi vos rêves d'avenir, vos orgueilleuses espérances, votre indomptable soif de domination. — Soyons amants et poètes sous un ciel éclatant comme vous les aimez... Certes, si j'eusse parlé ainsi. Ryno eût folle-

ment accepté, et, à l'heure qu'il est, il est probable que nous ne rêverions qu'au moyen de reconquérir l'un et l'autre notre liberté si imprudemment engagée.

Mais j'ai été sage; j'ai lu dans votre cœur et dans le mien, et j'ai reconnu qu'avec les mêmes goûts artistiques, nous n'étions nullement faits pour la même existence. — Nous sommes semblables, en apparence et bien différents au fond. — De là venaient ces querelles sans fin, ces taquineries incessantes qui nous attristaient si souvent. — Remarquez, Ryno, que nous n'étions d'accord que sur les questions de goût et d'art. — Nous aimons les mêmes maîtres, les mêmes livres; la même phrase nous émeut, le même vers nous charme. — Vous auriez cueilli pour moi la fleur que j'aurais préférée; je vous



aurais apporté le tableau de votre choix. — Mais si nos esprits avaient les mêmes tendances, nos corps avaient des goûts opposés. — Vous êtes actif, je suis nonchalante. — Vous n'aimez ni le sommeil, ni les longs repos, ni les rêveuses soirées passées sous les arbres ou au coin du feu, ni les enfants, ni les paysans, ni les champs de blé ondoyants et dorés, ni la mer, ni l'hiver à la campagne avec la neige qui tombe doucement, doucement sur la terre brune qu'elle enveloppe de son blanc vêtement, ni les rideaux de peupliers jaunis par l'automne, ni la vigne avec son fruit vermeil et ses pampres touffus, ni les grands chiens qui allongent leur museau près de vos pieds, ni le bal, ni le spectacle, ni les voyages.... toutes choses que j'adore et dont je remplis ma vie... Or, qu'aimez-vous, Ryno? Je vous le

demande en toute sincérité, car après cinquans de vie commune, excepté Musset, Mozart, Goëthe et moi, je ne vous ai rien vu préférer...

Depuis notre séparation, ma vie a bien changé, Ryno : je compte avec mes fermiers, je note mes dépenses, j'établis autour de moi une sorte de règle dont vous avez horreur, et cet ordre précieux que vous appelez si injustement *une vertu vulgaire*. Mon esprit a peut-être perdu au contact de ces petits détails matériels, mais ma santé est meilleure et j'ai maintenant sur les joues les fraîches couleurs de ma jeunesse envolée. Une paix charmante a remplacé les troubles et les agitations, fruits de mon oisiveté. A peine ai-je posé ma tête sur l'oreiller que je m'endors, Ryno, et le soleil n'est pas plus matinal que je ne le suis moi-

même. Je vous assure que je suis fort heureuse... J'étais vraiment née pour courir les champs, faire la partie du curé et tricoter des bas pour les pauvres. — Un rien excite ma gaité et je ris constamment de ce bon rire, si rare autrefois sur mes lèvres et dont vous aimiez tant les joyeux éclats... J'ai oublié mes chagrins passés, mes amertumes, mes doutes, le cruel scepticisme né au milieu de mes douleurs. — Je crois à tout, maintenant, parce que tout m'est devenu indifférent : à l'amour, à la franchise, à l'amitié. — Je n'ai gardé de mon expérience qu'une sorte de crainte vis-à-vis des passions. Je redoute leurs entraînements et leurs charmes, parce que je ne me crois pas faite pour elles, et qu'elles me briseraient comme un objet trop fragile pour leurs puissantes étreintes.

Oh ! la douce, oh ! l'excellente chose que le repos ! Mais le vrai repos, à la campagne, sans voisins importuns, sans visites inattendues, sans frais à faire !... Mettre à son esprit, comme à son corps, une moelleuse robe de chambre qu'on ne sera pas forcé de quitter pour revêtir ses habits de gala. Ne rien attendre et ne rien désirer, deux mouvements de l'âme qui en usent vite les ressorts, Ryno, surtout lorsqu'on y joint les impatiences de la réalisation ! Que je remercie donc le Ciel avec ferveur de m'avoir laissé assez de sagesse pour m'arrêter à temps dans ce chemin orageux où je me laissais choir à chaque pas et dont les dangers dépassaient de beaucoup mon courage et ma force. Je ne suis pas faite, je vous le répète, pour ces terribles ouragans, pour ces tempêtes effrayantes qui vous agitent, vous,

d'une façon salubre, et dont vous aimez les secousses profondes. Là où vous planez, je me traîne péniblement, et ce qui donne à votre corps une énergie nouvelle, enlève au mien son repos. Je ne peux pas dire que j'ai marché à vos côtés, Ryno ; mais vous m'avez emportée dans votre tourbillon, malgré ma résistance... Mon âme eût sans doute aimé ces luttes, ces voyages, ces imprudences, ces défis, ces colères, ces tendresses emportées, mais la chair brisée demandait bientôt grâce à son hôtesse fouguese. — Alors c'étaient des reproches et des impatiences, des défaillances que vous attribuiez faussement à l'inertie de mon cœur. — Ce qu'il vous a fallu de patience, de soin et de courage pour m'attendre ou pour m'atteindre, lorsque, dans un de ces accès que connaissent seuls les poltrons révoltés, je vous dépassais fiè-

rement, est vraiment incalculable, et cela prouvait votre grand amour d'une manière irréfragable à mes yeux, car je ne sache rien de plus ennuyeux au monde que ces gens qu'il faut tantôt poursuivre et tantôt attendre, qui ne savent ce qu'ils veulent, et qui, comme l'homme de la fable, soufflent en une minute le froid et le chaud.

Et vous, Ryno, que dites-vous du passé?... Quelle trace a-t-il laissée dans votre cœur?... M'avez-vous conservé une amitié aussi grande que l'est la mienne?... Parlez-moi, parlez-moi sans crainte de cette charmante Renée, si belle sous son voile blanc!... Elle vous aime bien, dit-on. — Et vous?... au contact de ce jeune cœur, votre âme a-t-elle senti se calmer ses emportements fiévreux et ses passions factices? Croyez-moi, mon ami, laissez-lui la sainte ignorance de la vie,

rafraîchissez votre âme vieillie à la source abondante que vous verse son chaste amour. — Quel beau rêve que votre existence!... Comprenez-vous combien vous êtes largement heureux, Ryno?...

Vous m'écrivez que vous passerez l'hiver soit à Nice, soit à Rome; je vais donc revenir à Paris dans quelques jours, puisque vous désirez me serrer la main avant votre départ. Je vous avoue que ce n'est pas sans quelques regrets que j'abandonne mes beaux bois de chênes couverts de leurs feuilles éclatantes, pour les maigres échelas de l'avenue des Champs-Élysées. Vous m'avez toujours reproché de préférer les *choses* aux êtres! Si cela était vrai, le bonheur n'en serait-il pas plus certain?...

J'arriverai à Paris la veille de votre départ : fixez-moi exactement à ce sujet. Que

d'événements se sont passés depuis le jour où vous baisâtes ma main sur le seuil de ma chambre ! Ce jour-là vous étiez le fiancé déclaré de mademoiselle de Maubeuge. Vous étiez bien pâle, Ryno !... Vous rappelez-vous que vous cachiez votre tête dans les plis des rideaux, en vous écriant : Oh ! ma jeunesse ! oh ! ma belle jeunesse !... Votre jeunesse n'était pas morte. Ryno, vous vous trompiez !... C'était la folle Bohême que vous veniez de tuer par dix millions de dot. Mais la vie réelle commençait à dater de ce jour, et vous la trouviez bien froide et bien sérieuse... Vous y êtes-vous accoutumé, et goûtez-vous maintenant les charmes sévères de la sagesse ?





## II

### RYNO A FULVIE

Je ne peux pas répondre à votre lettre : j'ai trop à vous dire, Fulvie ! Quelle misérable chose que d'être obligé de confier à un morceau de papier inerte les sentiments que les caresses les plus tendres ne sauraient peindre qu'à demi.

Revenez, revenez, ô blonde nomade, et sachez bien qu'aucune femme, même la plus belle et la plus douce, ne peut faire oublier

un jour, une heure, vos magiques enchantements !...

Je ne sais en vérité ce que j'écris, Fulvie!.. mais mon cœur, longtemps comprimé, se brise à la seule pensée de vous revoir, de baiser vos pieds mignons, vos mains si blanches. — Je suis tout à fait abîmé dans cette certitude et comme éperdu de la joie qu'elle me donne...

Renée est heureuse, mais je ne le suis pas. Laissez-moi prendre dans vos yeux la force de m'en aller : je suis encore trop près de vous, sirène!... Quelle épouvantable puissance exercez-vous donc sur moi!... J'étais calme, ma première lettre a dû vous le prouver; mais à la vue de ces caractères presque illisibles tracés par votre chère main, mon cœur a été soudainement bouleversé!... Venez, Fulvie!

### III

Fulvie habitait l'été une vieille maison nouvellement restaurée, perdue au milieu de grands bois sauvages, mais avec une vue admirable. Si l'abord en était difficile, on se trouvait pleinement récompensé de ses fatigues lorsque, arrivé au sommet de la montagne, on découvrait une vallée profonde, des coteaux verdoyants, et au dernier plan la chaîne pyrénéenne découpant

sur le ciel bleu ses silhouettes hardies. Une petite rivière traversait à fleur de terre et avec des allures rapides les vertes prairies, faisait ici tourner un moulin, puis allait se perdre en murmurant sur un lit de cailloux blancs comme le lait, au milieu de roseaux, de peupliers, de saules, puis reparaisait grossie par le tribut des ruisseaux voisins, jusqu'à ce qu'un pli de la colline la dérobat complètement aux yeux. L'aspect de ce paysage était doux, la solitude en était sévère, car la maison de Fulvie qui le dominait était la seule, avec quelques chaumières, qui montrât que ce beau pays n'était pas complètement inhabité.

Fulvie se plaisait dans ce vieux débris d'un antique château. Elle avait passé là les plus belles années de sa vie, quoiqu'elle y eût beaucoup souffert et beaucoup pleuré ;

mais ses douleurs avaient laissé dans son esprit un souvenir attendri, car aucune passion mauvaise ne les avait excitées. — Lorsqu'un grand changement survint dans son existence, ce fut là qu'elle vint se réfugier et passer les premières heures toujours pénibles d'une séparation qui, pour aussi utile et désirée qu'elle soit, laisse un grand vide dans le cœur.

C'est que la séparation est l'image de la mort, c'est qu'elle nous rappelle que tout finit, même ce que nous avons cru immortel, et que notre âme supporte avec crainte ces pénibles avertissements d'une inévitable destinée.



#### IV

Ce n'est pas que Fulvie, passant d'une vie agitée à une existence calme, ne se sentit heureuse et reposée de ce changement. L'âme a, comme le corps, ses défaillances, ses fièvres, ses maladies, sa convalescence. — Fulvie se trouvait être dans ce dernier état. — Elle était à peine remise des terribles secousses que lui avait fait éprouver l'amour orageux d'un homme



mobile et emporté; ses cicatrices se fermaient, elle renaissait lentement à la paix comme un malade à la santé. Ce n'était pas non plus sans une sorte de charme douloureux qu'elle revenait vers le passé, qu'elle sondait d'une main ferme la profondeur de ses ennuis. Elle avait aimé Ryno d'une façon singulière, avec de terribles intermittences : aussi despotes l'un que l'autre, ils avaient passé leur vie à se disputer le sceptre de la puissance, et, comme il arrive toujours, à abuser de leur victoire. Fulvie, qui eût cédé à la douceur, se révoltait contre la volonté de son amant qui était souvent injuste, quoique l'aimant à sa manière avec une grande passion.

Comme dans toutes les natures complètes, il y avait deux femmes chez Fulvie : la première douce, tendre, délicate, pure ;

la seconde ardente, échevelée, apte aux plaisirs extravagants, à toutes les folies. — Depuis qu'elle connaissait Ryno, la première de ces femmes ne se montrait qu'à de rares intervalles. Une sanglante épigramme, une fine raillerie, un fougueux appel aux passions ramenait la Bacchante aux lèvres de pourpre et chassait la nymphe timide. — Cependant, lors même qu'elle était plongée au milieu du tourbillon le plus éblouissant, Fulvie, comme elle le disait elle-même, se détestait alors de toute la force d'une âme qui protestait contre ses égarements. — Jamais la voix de la conscience ne s'était tue en elle, jamais, au milieu des nuits les plus orageuses, son cri de détresse ne s'était apaisé. Ryno que les étranges retours de Fulvie inquiétaient sérieusement, avait surpris plus d'une fois les yeux de sa

maîtresse fixés sur lui avec une ironie amère et une sorte de courroux sauvage. Il sentait bien qu'il ne la tenait que par les plus mauvais côtés, et que du jour où Fulvie renoncerait à lutter contre elle-même, elle serait perdue pour lui. — Aussi avait-il le plus grand soin de railler ce qu'il appelait ses superstitions; cette habitude d'enfant qui la faisait s'agenouiller chaque soir pour réciter sa prière, ou la croix d'argent, la médaille d'or qu'elle portait attachées au cou. — Comme il avait beaucoup d'esprit et de mordant dans l'expression, Fulvie entraînée finissait souvent par rire de ce qu'elle adorait au fond du cœur, et répétait avec lui un de ces blasphèmes élégants qu'il est de mode de dire haut, et que son cœur désavouait en secret.

De ces alternatives et de ces luttes naissaient dans le cœur de Fulvie une sourde fatigue et un ennui profond : aussi vit-on bientôt sa beauté se faner et sa gaiété s'éteindre ; sa santé même s'altéra assez profondément pour qu'on songeât à l'envoyer aux eaux de D... Cette séparation, la première qui eut lieu après quatre années, sembla les désespérer, et Fulvie, qui croyait ne pas savoir vivre seule, fut tout étonnée de la douceur des jours qui suivirent l'absence de Ryno, forcé par des affaires de famille d'abandonner sa maîtresse aux soins de sa sœur Hélène. — Elle accusa son cœur d'ingratitude et pressa Ryno, dans ses lettres, de la venir rejoindre et de terminer en toute hâte ce qui le retenait loin d'elle. C'était la première fois qu'elle faisait une avance de son propre mouvement ; jusqu'alors elle

avait plutôt semblé se débattre dans les serres de ce formidable oiseau de proie et n'accorder sa tendresse qu'à une poursuite constante et acharnée. Maintenant, Fulvie était vaincue ; ce cœur fier s'était amolli ; Ryno n'en pouvait douter ; il allait enfin pouvoir se venger de ses dédains, de ses mépris, et l'accabler à son tour de sa froideur. — Plein de cette présomptueuse pensée, il fit attendre quelques jours son arrivée, et lorsqu'en le voyant, d'un mouvement spontané, elle se jeta dans ses bras, ce fut d'orgueil satisfait et non d'amour que son cœur battit. — Fulvie, embellie par quelques jours de repos, les yeux humides, les cheveux dénoués, lui parut toujours une ravissante maîtresse, — mais rien de plus ; — la place était conquise après une vigoureuse résistance, le guerrier allait chère-

ment lui faire payer sa défense opiniâtre, et si le triomphateur gardait sa conquête, il rêvait déjà sans doute de nouveaux lauriers.

Ryno ne tarda pas à vouloir jouir de sa victoire et commença son œuvre de vengeance en affectant une froideur et une indifférence qui étonnèrent et chagrinèrent sa maîtresse; et comme elle demandait la cause de ce changement soudain, le despote lui déclara d'une voix étouffée par la joie de l'orgueil vengé, que l'absence qui avait attendri son âme avait glacé la sienne, que son amour était mort, tué par ses longues luttes et par quatre années de possession, que ses cheveux n'avaient plus la nuance qu'il préférait, que ces yeux étaient d'une couleur trop pâle, et que les lignes de son visage manquaient de netteté... qu'il avait rencontré au Bois une femme

dont la beauté réalisait son idéal, et que c'était par un reste de scrupule à la foi jurée qu'il n'avait pas cherché à savoir le nom de cette belle inconnue.

Toutes ces choses furent longuement distillées, dites avec un art infini et avec une incroyable apparence de vérité. Toute l'âme de Fulvie fut bouleversée par ces perfides paroles. — Elle vit s'écrouler devant elle la seule chose dont il ne lui eût pas appris à douter : son amour et son admiration pour elle. — Elle resta comme foudroyée. — Elle allait peut-être l'aimer pour la vie, car l'ennui avait succédé à la paix des premiers jours, et c'était avec une émotion sincère qu'elle l'avait revu. Il se passa alors dans Fulvie quelque chose d'étrange, comme un craquement intérieur ; tout se brisait, se confondait ; les ruines

s'amoncelaient dans son cœur en déroute  
— Ce fut un grand cataclysme dont n'auront aucune idée ceux qui n'ont pas souffert. Cette effrayante douleur ne dura qu'une heure, mais ce fut une cruelle Passion. Elle dépensa là une source immense de larmes, ce fut un torrent débordé qui entraîna tout sur son passage : illusions riantes, croyances naïves, foi sincère, dévouement passionné!... Lorsque Fulvie se releva de ce Calvaire, il lui sembla qu'une nouvelle créature était née en elle.  
— Elle s'étonna de ne plus souffrir et de rester insensible aux attaques de Ryno. Ce fut avec une sorte de majesté sereine qu'elle vint, pâle encore, tendre à son amant une main frémissante.

— Ryno, dit-elle d'une voix calme, je ne vous ai vraiment aimé qu'une heure, et



vous m'avez fait connaître dans ces quelques instants toutes les tortures de l'amour méconnu, de l'amour outragé!... Les vagues que vous avez soulevées là, ajouta-t-elle en posant la main sur son cœur, sont à peine apaisées, mais je sens bien que c'est mon dernier orage... Après un pareil bouleversement, je ne crains plus rien, Ryno : la foudre peut tomber sur ma tête sans m'émouvoir désormais.

— Une heure de repos, un jour de soleil réparent bien des désastres, répondit Ryno avec son amer sourire.

— Oui, dit Fulvie, si la maison est détruite, on peut la reconstruire ; mais où le feu a passé, il faut de nouveaux matériaux. — Vous êtes allé trop loin, Ryno ; mon cœur est en cendrés, vous m'êtes désormais indifférent, je ne vous aime plus...

A dater de ce jour, Ryno perdit toute son influence sur sa maîtresse ; pour la retenir près de lui, il fit des miracles de passion : comme elle n'aimait pas ailleurs, elle se laissa aimer, mais avec la sérénité d'une reine sûre de son omnipotence. Elle finit par éprouver pour son amant une grande amitié et ce sentiment que nous avons toujours pour les choses qui nous appartiennent bien. — Du reste, ce qui rendait ces relations faciles et agréables, c'était la conformité des idées et des goûts sur toutes les questions d'art qu'ils aimaient l'un et l'autre en véritables adeptes. Peu à peu, les angles s'effacèrent, les passions heurtées s'adoucirent ; la vie allait se faire paisible et promettait de devenir douce, lorsqu'un mariage inespéré se présenta pour Ryno, qui, bien que possédant une po-

sition relativement belle, avait besoin d'une immense fortune pour apaiser sa soif de pouvoir. Fulvie fut la première à se sacrifier à l'avenir de son amant et à exiger presque qu'il renonçât à elle. Ryno se faisait difficilement à l'idée d'abandonner un cœur qui lui avait tant coûté, car nous n'estimons guère les choses que d'après les sacrifices qu'elles ont exigés ; mais Fulvie promit, dans l'ivresse des premières larmes, tout ce qui lui fut demandé. L'idée d'un dévouement quelconque a toujours séduit les femmes, et en faisant à Ryno le serment de ne plus aimer désormais, la jeune femme était sincère de tout point, et quiconque eût souri de son imprudent sacrifice l'eût mortellement blessée. — Elle entrevoyait sa vie comme désormais voilée : un abri modeste, un

horizon étendu, un livre choisi, des occupations simples devaient lui suffire ; elle poétisait son isolement, elle se grandissait à ses propres yeux, elle se sentait devenir une de ces douces et pâles victimes qui passent sur la terre, *une ombre sur le front*.

Elle sentait bien, se disait-elle, qu'elle serait encore ardemment aimée, mais elle s'envelopperait dans sa résignation et dans ses souvenirs, vivant au milieu du monde comme n'en étant plus et marquée d'un sceau fatal.—Ce fut dans ces idées qu'elle courut cacher à la campagne, dans cette vieille maison où elle était née, la douce blessure qu'elle croyait éternelle et dont elle ne voulait pas guérir.—Elle partit parée de sa tristesse, toute pâle et comme frissonnante, quoiqu'on fût au mois de juillet. Lorsqu'elle

arriva au Colombier, malgré elle, elle se sentait déjà mieux ; l'air pur de la campagne qui lui fouettait vivement le visage, fit remonter à ses joues un sang vermeil. — Le voyage lui avait donné de l'appétit; elle n'osait se l'avouer, mais la vue de ces mets simples qu'elle aimait lorsqu'elle était enfant, la décida tout à fait à manger de grand cœur un dîner délicieux.—Une heure après, elle avait visité son ancienne volière, ses poules favorites, son jardin et ses grands bois. Elle ne pouvait se lasser de courir comme une folle dans les sentiers ombragés, de cueillir d'énormes bouquets qu'elle embrassait à pleines lèvres dans la joie sainte de son retour. Et lorsque, vers le soir, une antique voiture eut déposé sur les marches brisées du perron, une sœur jeune et aimée, trois beaux enfants, une vieille grand'mère qui

pleurait de joie de la revoir, que tout cela se fut jeté à son cou, l'eut couverte de ces gros baisers dévorants d'une si chaude tendresse, alors, ma foi, son cœur déborda tout à fait. La fille de la civilisation oublia son rôle d'héroïne, elle détacha de son front sa factice couronne de fausse poésie, elle sauta de joie avec les enfants, embrassa sa sœur à l'étouffer, pleura de bonnes et vraies larmes avec sa vieille mère et fut pendant le souper ravissante de joie et d'entrain. — Elle renaissait au milieu de ses chers aimés, et elle comprit combien étaient vaines ses résolutions d'isolement et d'éternelles douleurs. Jamais Fulvie n'avait été si jeune, si gaie, si vivace, si heureuse de vivre, et le soir, ce fut dans un élan sincère qu'elle remercia Dieu de lui avoir donné tant de bonheur. Son sommeil fut

paisible comme celui d'un enfant. et pour la première fois depuis longues années elle sentit en s'éveillant le matin son cœur joyeux et léger

V

Peu à peu, Fulvie reprit les occupations de sa première jeunesse, ses habitudes et ses goûts. — Il lui semblait que le passé lui racontait une autre histoire que la sienne, et l'idée de reprendre sa chaîne la faisait tressaillir. — Il est des âmes qui oublient difficilement et sur lesquelles toutes choses déposent des traces ineffaçables :

**La mer y passerait sans laver la souillure.**



Mais Fulvie était d'une autre nature : mobile et multiple, elle subissait d'une manière irrésistible l'influence de son atmosphère ; elle prenait à son insu, dans la société qu'elle voyait à Paris, comme l'air et le ton à la mode, les vices élégants, les nonchalances raffinées, le scepticisme paradoxal de l'époque. Elle était malicieuse comme un page ou sentimentale comme une élegie, selon sa parure et sans qu'elle s'y étudiait le moins du monde. — Il lui suffisait souvent d'entrer dans un salon d'apparence bourgeoise où les femmes mal habillées parlaient, avec d'hypocrites regards, de la vertu, pour qu'elle jetât alors avec une extravagance et une crânerie inouïes son bonnet par-dessus les moulins. C'était un étalage cynique du dévergondage le plus spirituel. Elle ne s'arrêtait que lorsque l'in-

dignation était à son comble, et riait alors franchement de leurs mines effarées. — Mais si, par contre, elle se trouvait dans le cas de défendre un principe ou une croyance injustement attaqués, sa parole se colorait, la phrase animée passait entre ses lèvres émues comme un glaive de feu. Elle était grande, elle était éloquente, elle était belle !... Elle se transfigurait... Son âme généreuse jusqu'à l'imprudence se peignait tout entière dans ses traits illuminés par les plus nobles passions...

Dans cette nature changeante comme la vague, mais saine et forte, le mal ne pouvait laisser d'éternelles empreintes. De son passage corrosif on ne voyait plus la trace, comme certaines blessures qui se referment aussitôt sur les chairs pures et vigoureuses. On ne pouvait pas même dire que Fulvie

eût des remords de sa vie passée, elle l'avait oubliée. Elle n'avait gardé de ses souvenirs qu'une sorte de crainte pour un retour possible de Ryno. Fermement décidée à demeurer pour lui une amie et à ne quitter le Colombier que le plus rarement possible, elle entrevoyait néanmoins dans l'avenir une sorte de lutte dont elle s'effrayait et s'attristait en même temps.

La lettre de Ryno vint réaliser ses soupçons et plongea Fulvie dans une sorte de désespoir... Elle se vit tout à coup arrachée à sa bonne et douce vie si tranquille, si chaste; elle pleura des larmes de rage et eut envie de s'enfuir si loin que désormais sa paix ne pût être troublée. Ce n'était pas qu'elle éprouvât de l'aversion pour Ryno; au contraire, il lui était resté au cœur une affection profonde; mais elle était troublée

par lui, et elle lui en voulait de venir lui faire entendre un langage qu'elle était résolue à ne plus écouter... Certes, du temps de leur liaison, il y avait eu plus d'une fausse note, l'instrument était rarement d'accord; mais enfin, quoique dans un ton différent, ils chantaient le même motif. — Aujourd'hui, l'un était resté au même point, l'autre avait quitté la partie.

Néanmoins, comme Fulvie était loyale et courageuse autant qu'on peut l'être, elle partit pour aller faire à Ryno ses adieux qu'elle voulait sévères et solennels. — Elle se traça à l'avance un programme et se promit, ni de se laisser attendrir par ses larmes, ni de discuter avec lui certaines questions brûlantes mises en jeu par cette nouvelle situation. Elle craignait avec raison les plaisanteries mordantes et toutes les roue-

ries de l'esprit le plus merveilleux de nos jours. Elle se défiait d'elle-même vis-à-vis de la finesse de Ryno, et se jura de s'observer avec le plus grand soin.

## VI

Ryno accueillit Fulvie avec des transports de joie si tendres, que la jeune femme se sentit honteuse de ne point les partager. — Elle en vint à se demander si l'égoïsme n'avait point envahi son cœur, refroidi sa chaude sensibilité ; mais elle s'aperçut bientôt que tous ses sentiments étaient paralysés par la crainte que Ryno ne fit valoir ses anciens droits, n'oubliât son rôle d'ami,

et que la vie d'autrefois ne recommençât avec les mêmes scènes, les mêmes injures, et l'épouvantable remords, pour l'âme juste de Fulvie, d'enlever à une jeune femme un mari dont elle faisait sa gloire et son bonheur.

L'hiver se passa dans ces tourments : Fulvie fuyait Ryno plus ardent que jamais à la poursuivre, et comme la nymphe de la fable, Fulvie se transformait sans cesse pour ne pas être atteinte. Ce voyage d'Italie sans cesse projeté était toujours remis, au grand ennui de Fulvie, qui l'eût considéré comme un puissant secours. A bout d'expédients, elle imaginait des chagrins, des souffrances, des dégoûts de la vie, pour échapper à la terrible passion de son ancien amant. Cependant, vers les premiers jours de printemps, Ryno se décida à conduire à Nice sa

femme, dont la santé délicate demandait des brises plus douces que les vents du mois d'avril. — Fulvie dit adieu à Ryno avec des frémissements de joie intérieure : cette ombre implacable allait donc disparaître !... elle allait pouvoir respirer, sans que l'air lui jetât sans cesse à la face ce nom, comme une menace à son repos et à son bonheur. — Elle lui promit de lui écrire, d'aller le voir, de faire un journal de sa vie, de se distraire, de soigner sa santé... Elle promit, dans le délire de sa liberté reconquise, tout ce que Ryno demanda ; il n'était plus son amant, mais il en conservait encore la despotique sollicitude.

Ryno parti, Fulvie se montra partout : au Bois, aux courses, aux concerts, aux théâtres. Elle ne pensait pas revenir au Colombier de l'été. La vie de Paris l'avait reprise



de nouveau, et elle était redevenue la belle et élégante Parisienne.—Les hommes les plus brillants s'empressaient autour d'elle, et quoique en plein enivrement, elle avait parfois comme un souvenir qu'elle était plus heureuse sous les ombrages de son grand jardin, vêtue de sa robe de toile, que dans les splendides fêtes dont elle était la reine.

Les lettres de sa sœur arrivaient nombreuses, pressantes : Héléne parlait du beau soleil du midi, des marguerites dont ses enfants tressaient déjà des guirlandes légères, des lilas tout en fleurs et des réparations à faire à l'antique mesure que retenait seul debout, dans ses bras de verdure, un lierre gigantesque qu'il fallait couper pour rebâtir les murs et recrépir la façade.—Alors Fulvie jetait les hauts cris, voulait partir à l'instant même, écrivait à sa sœur

quatre pages passionnées où elle défendait contre ses attaques les ruines et le lierre qui les encadrait si bien. — Mais une robe nouvelle, une fête, un spectacle, un rien la retenaient encore, et Fulvie n'allait pas au Colombier, malgré les innocents subterfuges de sa sœur.

Vers la fin de juin de cette même année, Fulvie, dont les lettres étaient devenues courtes et rares, annonça tout à coup à Hélène son arrivée. — Mais le jour fixé pour son retour, un télégramme avertit qu'elle n'arrivait pas. Rien de sec comme une dépêche. — Je ne sais aucune chose au monde qui vous donne plus de froid à l'âme que ces quelques mots apportés par la foudre. — Aucune de ces paroles tendres qui terminent si bien quelques pages affectueuses n'est là pour atténuer une mauvaise nouvelle. — La

pauvre Hélène, qui adorait sa sœur, fut toute navrée et passa une triste et douloureuse nuit à méditer le sens de ces mots fiévreux : *Je ne peux pas arriver, — ne m'attends pas, — j'écris aujourd'hui.* — Quoi ! est-elle subitement malade?... Une grande douleur lui est-elle survenue?... Ces pensées, rendues encore plus sinistres par la nuit, gonflaient le pauvre cœur d'Hélène, qui attendait avec des craintes sans cesse renaissantes la lettre promise.

## VII

### FULVIE A SA SŒUR HÉLÈNE

Quoi! j'ai pu nier l'amour!... J'ai pu rire de lui et douter de sa puissance! O ma sœur! comme je suis changée et qu'il a fallu peu de chose pour me prendre le cœur! J'aime enfin! oui, j'aime de toute mon âme et je suis aimée de même! Te dirai-je comment cela me vint?... Je ne le sais plus, Hélène... Il me semble que je l'ai toujours aimé, et j'ai

oublié tout ce qui n'est pas lui... Comme le soir est lent à venir! S'il ne m'aimait plus!... S'il lui était arrivé malheur!... Et j'écoute chaque bruit, et mon cœur bat à se rompre à chaque voiture qui traverse ma rue... Mais le voilà!... c'est lui!... J'entends un pas précipité dans le salon! Le voilà!... Avec quelle impétueuse ardeur je m'élançai dans les bras qu'il me tend! Comme il me retient avec amour sur sa poitrine émue! Que je l'aime, ô ma sœur, que je l'aime!...

Il est si noble et si beau, si jaloux et si tendre. Depuis deux mois, c'est une félicité si parfaite! J'ai tout oublié pour lui, Hélène, jusqu'à mon douloureux passé!... Je ne vois plus personne : j'ai congédié cette escorte galante que l'on voyait en tout lieu m'entourer. Eh! que m'importent maintenant le monde et ses hommages? Il m'oublieront

tous comme je les oublie. — Je suis morte pour eux désormais... Oh! tu ne me reconnaitrais pas, Hélène... Il n'aimait pas le luxe de mes toilettes, mes longues robes traînantes et mes mains chargées de bijoux. Pour lui plaire, j'ai lissé sur mon front tendrement humilié mes cheveux rebelles; j'ai dépouillé mes doigts de leur riche parure. Je ne porte que des robes strictement montantes et dont les grandes manches cachent ces bras dont j'étais un peu vaine, mais qui ne m'appartiennent plus... J'ai l'air d'une puritaine, tandis que mon cœur brûle du feu de l'amour, et je te jure bien que nul au monde, en voyant passer devant lui cette femme si pâle et si sérieuse, ne se doute de mon ardente passion. Qui m'eût dit qu'un jour viendrait où le regard d'un homme me ferait tressaillir; que pour lui j'abandonne-

rais ma hauteur, mon orgueil, ma superbe indifférence?... Je ne suis qu'une enfant à ses pieds, et nous passons de longues heures, ses yeux noirs plongés dans mes yeux bleus, à savourer les pures délices d'un amour qui, pour être infini dans sa joie, n'a pas besoin de l'attrait des sens.

Il y a de cela quelques semaines, c'était le premier jour du printemps, le soleil était radieux. Il accourut chez moi, j'étais encore couchée...

— Vite, dit-il, une robe, un chapeau.  
— Ça, qu'on se lève!... Allons assister au réveil de la nature ! Tout parle d'amour ce matin : le ciel, la terre, les oiseaux, le feuillage à peine né, les fleurs qui s'entr'ouvrent, et moi qui t'adore !

Et il relevait mes cheveux, tandis que mes mains agitées bouleversaient mes ta-

bles sans savoir ce qu'elles cherchaient.

Nous partimes enfin, et deux heures après nous étions à Saint-Germain.

Ah ! périssent toutes les choses de la terre plutôt que d'oublier un jour, une heure, une minute, cette longue promenade faite appuyée sur son cœur !... Tout souriait autour de nous et tout semblait nous promettre un bonheur éternel. En face de cette nature amoureuse, de ces co-teaux baignés de lumière, de cette forêt renaissante, de ce ciel inondé d'or, nous nous sommes juré par le Dieu vivant,

Et maudit soit celui qui manque à son serment !

de nous aimer toujours. — Hélène, il s'est mis à genoux devant moi, et m'a, par une



promesse solennelle, juré de me consacrer sa vie. Et j'ai accepté, ma sœur, car je crois en lui comme en moi; c'est une âme forte que la passion a lentement, mais sûrement pénétrée. Il ne connaîtra pas les défaillances des amours vulgaires, leurs caprices soudains, leur terrible mobilité; non, il m'aimera toute sa vie, comme il m'aimait hier, comme il m'aime aujourd'hui. C'est un cœur simple, grand, qui ne sait rien de l'étrange malaise qui nous a tous poursuivis. Il n'est pas possédé de cette soif de l'idéal qui nous a menés si loin et par de si mauvais chemins. — Il n'a pas comme nous les genoux meurtris et les mains blessées par des chutes fréquentes. — Non, c'est un heureux enfant qui entre dans la vie comme un homme sérieux, sans agitation, sans trouble, sans ardente curiosité.

Il est calme, parce qu'il est fort. — Il ne comprend rien aux luttes mesquines, aux inquiètes tracasseries de mon amour. — Je lui reproche quelquefois la nonchalance de son cœur, et pourtant tu sais si j'ai souffert par un autre de ces querelles quotidiennes. Je pleure de n'être point aimée comme j'aime moi-même.

— Vois, lui dis-je avec violence, vois mes yeux brûlés par les larmes, sens mon cœur, comme il bat ! Si tu ne connais aucune de ces alternatives de douleur et de volupté, de confiance et de doute, si au moment même où tu me serres dans tes bras, tu n'es pas tout à coup saisi de l'effroi de me perdre, si lorsque, à genoux devant toi, les lèvres émues, le sein oppressé, je te jure que tu es mon seul amour, si tu n'éprouves pas de sauvages envies de me déchirer le

cœur pour savoir la vérité..., c'est que tu ne m'aimes pas !... c'est que tu ne m'as pas donné ta vie comme je t'ai donné la mienne, c'est que tu pourrais te séparer de moi sans mourir!...

Il me laisse parfois, sans me répondre, répandre le torrent passionné de mon âme, mais au tremblement de ses lèvres, au sombre éclat de son regard, je vois bien que je suis parvenue à troubler sa sérénité. Sans prononcer une parole, il m'attire alors sur son cœur et me retient contre lui avec tant d'amour et de force, il y a dans ce simple mouvement une conscience si sûre d'elle-même, une si complète réfutation de mes mauvaises pensées, qu'à me sentir ainsi entourée, mon âme s'apaise, mes yeux se remplissent de larmes, mes lèvres vont vers les siennes, en murmurant, dans un irrésis-

tible élan : — Oui, je te crois... Je te crois!

Vois-tu, Hélène, quand nous revenions de Saint-Germain, cachés tous les deux dans le fond de notre voiture, son bras passé autour de mes épaules et ma tête ramenée vers son beau visage, de façon qu'il pût à toute minute baiser mes cheveux, j'ai senti s'éveiller dans mon âme des idées nouvelles. Pour la première fois de ma vie, à cet instant unique, j'ai vraiment compris la grandeur de l'amour ! Un grand détachement de toutes choses connues et inconnues s'est fait en moi... et j'en ai regardé crouler les ruines sans étonnement. — Je me suis dégagée de certaines idées, comme en face de nous la lune se dégageait des nuages qui l'entouraient. — Il se faisait une transformation complète, immense, instantanée, et pourtant elle s'accomplis-

sait sans efforts et sans secousses, — comme arrive une chose longtemps mûrie, longtemps attendue. — J'ai reconnu dans ces bras qui m'entouraient les bras d'un maître juste et tendre, et une grande paix s'est faite en moi quand j'ai pris la résolution d'obéir et de me soumettre à sa loi. Loin de se révolter, mon orgueil s'est soudainement éteint, et j'ai pris la main de Daniel pour la porter à mes lèvres avec une humilité amoureuse... Ses yeux qui lisent dans le profond de mon esprit, ont deviné la portée de ce mouvement, et tout en m'attirant sur son cœur avec une tendresse sereine :

— Reste là toute ta vie, m'a-t-il dit, abandonne-toi à celui qui est assez fort pour te défendre contre tous... contre toi-même.

Je n'ai pas répondu, ma sœur, mais j'ai senti qu'il disait vrai. — Mon plus grand

ennemi, n'est-ce point ma mobilité et cette insatiabilité d'esprit qui me jette dans toutes les voies?... Connais-tu sur terre une créature plus indépendante de caractère et à qui il soit en même temps, par un étrange contraste, plus nécessaire d'avoir un guide et un appui? Je suis au moral comme les enfants qui ont grandi trop vite le sont au physique. — Quoique d'une taille élevée et d'une complexion forte, j'ai des faiblesses inouïes et des défaillances étranges qui dégénèrent en chutes si l'herbe est glissante et si nul bras ne me soutient. Oh! Ryno, terrible Ryno! Que de fois ne m'as-tu pas jetée au fond de l'abîme, alors que je cherchais à me raccrocher au moindre brin d'herbe! Comme tu raillais mes efforts désespérés! Comme tu repoussais mes mains suppliantes! Quel mauvais sourire ame-

naient sur tes lèvres pâles mes croyances en lambeaux et les derniers vestiges d'une vertu mourante !...

En pénétrant profondément dans l'âme loyale et sincère de Daniel, j'ai senti le bonheur immense qu'éprouverait le hardi voyageur rencontrant, après des périls sans nombre, la terre qu'il avait rêvée... Me voici au port, mon Hélène ; je vais donc enfin me reposer dans le calme de l'esprit et dans la paix du cœur ! Mais comme la colombe met son nid à l'abri du milan, ainsi cacherai-je mon amour et ma joie aux yeux de la foule, toujours prête à fondre sur votre bonheur et à le déchirer pour faire de ses morceaux épars sa pâture journalière.

Mais que faire?... que dire à Ryno?... Depuis que j'aime, je suis devenue compa-

tissante aux peines de l'amour, et j'ai peur de sa première impression... Il a été bien coupable, bien injuste. — Je me suis souvent demandé depuis si au lieu de l'amour ce n'était point de la haine raffinée qu'il éprouvait pour moi..... Mais j'aime mieux prendre d'inutiles précautions que de lui porter un trop rude coup... Que ce soit sa bien-aimée ou sa victime qui lui échappe, le choc sera violent, et je pourrai bien m'en ressentir.....

J'irai bientôt te rejoindre, Hélène, à moins que tu ne préfères venir me chercher. Laisse les bébés à grand'mère qui se trouve si heureuse au milieu d'eux...; dis à ton mari que je suis malade; il le croira, ma sœur... J'ai remarqué sa singulière disposition à accepter avec une confiance extravagante toute chose fausse et à nier les plus



évidentes. Viens, ma belle Hélène : une distraction de quelques jours te sera utile... Tu accomplis une lourde tâche, ma pauvre enfant ! Dépose un instant le fardeau, pour retremper tes forces... Tu marcheras ensuite d'un pas plus léger... Quelle existence que la tienne ! Heureusement tu as pour te garder trois adorables petits anges que je t'envie et que j'adore !... Ah ! que je comprends bien leur puissance, va !... Lorsque je vois tes yeux battus par l'insomnie, tes joues blémies par les rêves dévorants se ranimer à leurs caresses, je te trouve bien heureuse !... Si ta jeunesse est sans amour, si tu as brisé l'idéal de ton cœur, tu as néanmoins devant toi un automne qui te promet des fruits savoureux et un repos plein de douces tendresses... Mais moi ! moi, veuve à vingt ans d'un vieillard..., moi, en-

trainée par je ne sais quel esprit infernal vers ce Ryno maudit qui bouleversa mon âme et la remplit d'amertumes..., moi, sans enfants, sans mari..., que deviendrai-je? Tu m'accorderas une place à ton foyer, ô ma douce Hélène, afin que je vive de votre vie et que ta sagesse jette une ombre de considération sur mon honneur perdu!...

Et Daniel? ..

Daniel sera marié, sera heureux, et rougira près de sa chaste femme des folies de sa jeunesse!!...

Tu vois que Ryno m'a appris la vie, et que désormais toute douleur me trouvera prête... Je n'ai que des moments de confiance, d'espérance et de foi... Mais l'amour est comme une flamme éternelle

brûlant sur un autel divin : rien ne peut l'éteindre, ni l'orage, ni l'ouragan. — Je défie la tempête, que, comme les marins éprouvés, je sens venir de loin.

## VIII

### HÉLÈNE A FULVIE

Vraiment tout cela est-il sérieux, Fulvie, ou étais-tu malade en écrivant cette étrange lettre? Sais-tu que je mande ton état au bon docteur? Vite, un calmant, des sinapismes, une saignée légère : notre chère sœur est au plus mal!... Mais tu deviens folle, en vérité! Je ne suis pas bien sûre, sais-tu, que ce ne soit une mauvaise plai-

santerie... Qui pourrait se douter de tant de flamme chez cette indolente créature?

Oh! tu choisis le moment où tu fais re-crêpir les vieux murs de notre vieille maison pour te jeter dans ces nouveaux sentiers si complaisamment décrits!... Mais je ne le connais pas, ton Daniel! Où l'as-tu rencontré?... Quelle puissance fatale ou divine l'a jeté devant tes pas? Et quel philtre cet enchanteur t'a-t-il fait boire?...

Comment, Fulvie, tu as caché sous les plis sévères de la soie ces triomphantes épaules et ces bras de neige?... Mais c'est donc une manière de sauvage que ce Daniel? Ne t'a-t-il point tatouée par hasard? Prends garde qu'une de ces nuits il n'emporte à sa ceinture tes cheveux blonds pendus en guise de trophée victorieux! . .

Oh! ma pauvre sœur! comme tout cela

est de mauvais goût ! Ton amour mourra de pléthore, je te le prédis ! On l'a dit avant moi, mais cela ne peut m'empêcher de le répéter : le fils capricieux de Vénus vit plus de ce qu'on lui refuse que de ce qu'on lui accorde... Que cela te serve de leçon, ô belle Madeleine qui jettes aux pieds de ton bien-aimé tous les parfums de ton cœur !... Ne brise pas le vase qui les renferme, comme le fit l'antique pécheresse : c'est un homme et non un Dieu celui que tu sers si follement.

Que j'ai peur pour toi, Fulvie, et qu'il me semble que tu entends mal le soin de ton amour !...

Entre nous, les femmes ne doivent jamais abdiquer leur beau rôle de souveraines. Être reine, est-ce donc un si vulgaire état que tu t'en sois dégoûtée, pour je ne sais

quel rôle de soumission qui va mal à tes airs de Junon hautaine. Dans l'intérêt même de ton amour, hâte-toi de reprendre ta puissance. Fais briller hardiment tes beaux yeux alanguis. Relève-toi, Fulvie, et courbe à tes pieds l'amant que tu adores. — Frappe-le de ton sceptre, marche sur son cœur, si tu veux être aimée comme tu aimes toi-même.

Ah! tu as cru qu'il était facile d'avoir le bonheur et de le garder! tu as cru que, pourvu que tu aimasses, tout le reste irait bien, et que tu n'aurais qu'à te laisser porter dans ce monde idéal où tu vis maintenant! — Mais, chère enfant, l'amour coûte horriblement cher. — C'est un monde de ruses, d'intrigues, de calculs qu'il va te falloir employer pour le maintenir sous ta puissance. — Tu n'auras pas un jour de repos,

pas une minute de tranquillité ! Il faut que tu veilles sans cesse, pour éloigner ce *démon de la satiété* qui guette sa proie. Être bonne, être douce, être aimante, mais c'est trop facile, et tu te crois déjà au paradis. Il faut être inflexible, dure, fantasque, comme tu l'étais pour Ryno ; avoir des caprices sans nom et des vapeurs sans motif. Il faut, entends-tu bien, Fulvie, que tu le fasses souffrir : c'est le secret de ces femmes qui, sans vertus, sans esprit, sans beauté, ont excité ces passions insensées dont on nous a quelquefois fait le récit.

Tu es si bien faite pour commander, que ce rôle doit t'être facile, ma sœur. — Je t'ai vue si froide et si impérieuse que je crois t'avoir fait mon sermon en vain. Singulier sermon en effet dans la bouche d'une honnête femme et d'une mère de famille ! Mais



j'ai beaucoup souffert et par conséquent beaucoup réfléchi. — Tu le sais, j'ai dans l'âme une large blessure que rien n'a pu cicatrifier. — Si je suis restée dans la vie régulière, malgré de vigoureuses envies de m'élançer au dehors, c'est moins à mon mari et à mes enfants que je le dois, qu'à un goût très-prononcé pour le recueillement et la solitude. — Mais ce qui m'a surtout sauvée contre les passions, c'est d'avoir, dans ma première jeunesse, éprouvé de si grandes douleurs que je suis entrée dans la vie comme les autres en sortent : le cœur plein de dégoût et l'âme d'amertume.

Il est vrai que j'ai trouvé une grande douceur dans l'accomplissement austère de mes devoirs de famille. — J'ai employé dans mon intérieur ce qu'il me restait de force et d'énergie ; chaque pas que je faisais dans

cette vie, était récompensé par le bonheur que je voyais naître de mes efforts. Bien des fois, Fulvie, j'ai cru que j'allais succomber à ma tâche.— J'ai passé et je passe encore bien des nuits, la tête cachée dans mon oreiller, à étouffer des sanglots qui pourraient éveiller le plus jeune de mes fils. — Je me suis souvent révoltée contre la main de Dieu, et je lui ai demandé, dans ma détresse, pourquoi j'avais été ainsi frappée par ses arrêts redoutables ! Dans mes rêves orageux, je vois encore bien des images tentantes, bien des plaisirs qui me sourient. Un fantôme autrefois adoré me tend les bras, et m'invite à le suivre avec des regards si doux, que mon sein se soulève à son appel et que mon âme se trouble. — Mais un cri de Gabriel, la poupée d'Yvonne couchée sur le tapis, notre

vieille mère qui me réclame, mon mari qui se plaint du dîner, la chose la plus futile, me rappelle brusquement à la vie réelle. — La secousse est profonde et la chute est rude, en descendant de ce rêve, fruit d'une imagination encore trop vive, les jeux de mes enfants m'agacent et mon mari me paraît insupportable. — Mais, peu à peu, tout reprend sa couleur accoutumée : les images fantastiques disparaissent, mon cœur se calme et je redeviens cette rustique Hélène dont tu envies parfois les modestes désirs... Oh ! mon enfant, que la vie est lourde, et qu'il m'est nécessaire de songer que Dieu nous en réserve une meilleure que celle-ci !

Viens, Fulvie, la campagne est belle, les champs de blé sont beaux et balancent au soleil leurs gerbes d'or ; la rivière court gaiement sous la fraîcheur des saules, comme

si elle était pressée d'arriver, comme si elle était attendue. Où vas-tu, ma mignonne, si vite et si loin?... Pourquoi se hâter de quitter ces doux ombrages et ces vertes prairies?... Ne sais-tu pas que, là-bas, au détour de la montagne, tu vas te jeter follement dans les bras d'une rivière bourbeuse qui se gonfle de ton eau limpide, qui t'absorbe à ses dépens, et te dérobe à jamais la pureté de tes ondes de cristal?... Va, coule en paix sur ces rives aimées, arrête-toi sous ces arbres qui te protègent; tu n'as rien à redouter ici : ni la fabrique bruyante, qui te torture et te force au travail, ni les pesants bateaux chargés de lourdes provisions; le pied seul de la faneuse trouble quelquefois, le soir, ta tranquillité. — Les vaches, au ventre tacheté, s'arrêtent sur tes bords et regardent d'un œil paisible tes

rapides allures, elles descendent d'un pas lent jusque sur ton lit de cailloux de neige, pour s'abreuver à longs traits. — L'enfant qui les conduit traverse, sur la pointe du pied, les pierres polies par tes baisers, tandis que sa mère sourit à sa jeune hardiesse. Reste, reste avec nous!.. donne-nous le sage exemple de la modération, de la retenue, du bonheur paisible... Heureux ceux qui vivent ignorés, loin du bruit des villes, des passions brûlantes et insensées!... Reviens, ô ma Fulvie! ne va pas plus loin; n'en as-tu pas assez de ces émotions qui te tuent et font pâlir ton jeune visage! Que le souvenir de Ryno et de ses passions te garde contre toi-même! Je redoute ton amour pour Daniel, plus encore que l'amour bizarre de Ryno. — Tu vas vivre avec ton propre cœur, maintenant, Fulvie; Dieu veuille que

tu ne regrettes pas le temps où tes chagrins n'effleuraient que l'épiderme de ta sensibilité !

Je viens te chercher; fais faire tes malles et préparer tes costumes de campagnarde.  
— Je ne veux pas rester longtemps à Paris ; mon mari m'accorde une permission de quelques jours.



## IX

Lorsqu'Hélène arriva à Paris, elle trouva sa sœur dans un état de cœur si radieux, qu'elle finit par partager son ivresse. — La jeune femme crut à leur bonheur, en les voyant si heureux, et une larme de regret, peut-être même de souvenir, vint quelquefois mouiller ses beaux yeux. Son cœur longtemps fermé par une grande douleur, ne renaissait à la foi que pour



mieux ressentir toute la tristesse de son isolement; elle avait hâte de retourner à ses enfants et pressait sa sœur de quitter Paris, quoiqu'elle éprouvât à les voir si jeunes, si beaux, si unis, une sorte de charme douloureux.

Les deux sœurs s'aimaient tendrement; leurs caractères se rapprochaient par mille points. — Cette ressemblance loin de jeter de la monotonie dans leur affection, ne faisait que la rendre plus solide. C'était en vain que la malignité et la jalousie avaient tâché de séparer ces deux cœurs : les combinaisons les mieux ourdies n'avaient même pas réussi à les faire douter un instant l'une de l'autre. — C'était quelque chose d'insolite dans notre redoutable société que le spectacle de ces deux jeunes femmes, ayant l'une pour l'autre le sen-

timent robuste d'une amitié mâle. — Elles avaient appris de bonne heure à ne compter que sur elles-mêmes : leur mère étant morte lorsqu'elles étaient encore enfants et leur père les ayant complètement abandonnées aux soins tendres, mais peu éclairés de leur aïeule maternelle, pour suivre à l'étranger une femme mariée avec laquelle il vivait, sans plus de souci de ses filles que si elles n'eussent jamais existé.

Leur éducation s'était faite, l'été, à la campagne, par le spectacle des bois, des montagnes, de la nature baignée des rayons d'un soleil ardent ou des flots argentés d'une lune amoureuse. — La bibliothèque du château ne contenait que quelques livres; mais c'étaient Jean-Jacques, Voltaire et Pascal, qui furent dévorés par ces deux imaginations qu'ils enflammèrent et nour-

rurent. Plus tard, un ami de la maison oublia dans sa chambre un volume de de Musset et les Lettres d'un voyageur, de madame Sand. — Ces livres communiquèrent aux deux sœurs le poétique malaise, le vague ennui, les ardentes aspirations, le dégoût de la vie dont ils sont remplis. L'hiver, elles allaient à Paris, prenaient les leçons des maîtres à la mode, allaient quelquefois au théâtre voir jouer une sentimentale comédie, faisaient au Bois leur apparition quotidienne et se faisaient habiller par la faiseuse en renom.

Hélène était fort belle, très-grande, blonde et rêveuse comme une héroïne du moyen âge, crédule et tendre comme un petit enfant. Un jeune étranger d'une beauté singulière et d'une existence problématique, amené dans leur société intime par

un terrible hasard, se fit aimer d'elle avec passion et la quitta pour épouser une fille très-riche et très-laide qu'il avait rencontrée je ne sais où. — Ce premier début dans la vie frappa douloureusement la pauvre enfant qui adorait l'infidèle, malgré son indignité.— Mais quoiqu'elle fût restée pure, le monde fut injuste et mauvais pour elle : au lieu de la plaindre, on la blâma, et Hélène, qui craignait pour sa jeune sœur le rejaillissement de cet éclat immérité, s'empressa d'accepter l'offre que lui fit un homme honorable de la couvrir de son nom. — Elle prit au sérieux sa position, et malgré les ennuis de l'esprit étroit et du caractère difficile de son mari, jamais on ne put reprocher à la courageuse jeune femme, la moindre coquetterie ni le moindre écart dans la route sévère qu'elle avait

choisie. Pour l'âme un peu romanesque d'Hélène, la tâche était rude, mais elle fut constamment à sa hauteur, et ce qui est plus rare, ce fut l'indulgence, la tendresse qu'elle montra, malgré sa vertu éprouvée, pour les fautes et les défaillances de sa sœur.

Fulvie, sans être aussi belle qu'Hélène, avait peut-être plus qu'elle l'éclat et le brillant de la beauté ; comme sans être plus intelligente, elle avait plus d'esprit et d'entrain dans l'humeur. Elle possédait une grande apparence, l'air noble et fier, la démarche d'une reine, des mains splendides, un corps de déesse, et de beaux yeux bleus, doux, timides, voilés, qui formaient avec l'ardeur sanguine des lèvres un piquant contraste. Sa beauté changeait d'aspect et de nuance, suivant sa parure ou son hu-

meur... Si Fulvie relevait hardiment ses épais cheveux bruns aux fauves reflets, si elle jetait sur sa robe blanche, une sorte de vêtement fantasque d'un rouge éclatant, vous eussiez salué en elle une de ces antiques courtisanes que la Grèce adorait. Mais si elle abaissait sur son front ses bandeaux ondés, si elle les nouait avec négligence sur son cou rond, comme celui d'une statue, si une robe simple sculptait sa taille légère, si ses beaux yeux se tournaient vers vous avec leur grâce étonnée, c'était une vierge que nulle passion n'avait effleurée. Fulvie savait sa double puissance et en rendait l'attrait d'autant plus dangereux.

Comme nous l'avons dit, ces deux nuances existaient au moral comme au physique, et cela avait été une des grandes causes qui amenaient entre elle et Ryno les plus ter-

ribles querelles. Il la laissait domptée et la retrouvait plus insoumise que jamais. Aujourd'hui tout lui prouvait son amour, demain elle donnait du contraire une preuve irrécusable.— Cette femme multiple le désespérait et le charmait à la fois; elle avait l'attrait renaissant de la victoire à remporter.

La pensée de son ancien amant venait bien troubler quelquefois Fulvie sur son lit de roses : elle le voyait tantôt pâle comme la mort, mourant à ses pieds, ou bien ivre de colère, venir, l'insulte à la bouche, lui reprocher ses serments faussés et sa parole plus légère que le vent.... Et, quoiqu'elle sentit bien au fond de l'âme que le mariage de Ryno l'eût faite libre, elle n'en gardait pas moins de lui une secrète terreur. Or, comme cette situation d'esprit troublait sa

paix, et qu'elle voulait mettre entre elle et lui une barrière infranchissable, elle se décida à lui écrire qu'elle aimait, qu'elle était aimée! que son affection pour lui, loin d'être diminuée, n'en aurait que plus de force, car désormais elle pourrait se livrer sans contrainte à son affection, bien sûre qu'elle ne prendrait pas une direction coupable. — Elle fit comme ceux qui vont mourir : elle lui demanda pardon de ses injustices et de ses caprices, et lui déclara ne garder aucun mauvais souvenir de leur liaison passée :

— « Vous avez été sans doute bien coupable, écrivait-elle; ce n'est pas votre faute si je conserve dans l'âme une croyance ou une illusion. Vous m'avez souvent bien injustement traitée; vous avez été dur, sceptique, vous amusant à détruire au lieu de bâtir;



vous avez été perfide, calomniant mes meilleurs amis, pour les éloigner de moi, vous servant de tout et ne laissant sur votre passage que la ruine et la désolation ; mais vous m'avez aimée et puissamment aimée.... c'est ce qui fait que je vous pardonne, Ryno, car je comprends que vous avez bien souffert.... Mais l'amour doit inspirer toutes les noblesses : celui dont il n'élève pas le cœur, n'aime pas selon Dieu. — Votre passion vous a fait commettre bien des fautes que je vous pardonne cependant de tout mon cœur, mon pauvre Ryno !... »

Après avoir écrit, Fulvie se sentit soulagée d'un grand poids; elle tendit la main à Daniel avec plus de franchise, comme si elle lui eût appartenu davantage. On forma, séance tenante, les plus beaux projets : l'automne allait venir, Fulvie et Hélène allaient

retourner au Colombier, où Daniel ne tarderait pas à les rejoindre, sous le prétexte spécieux d'étudier le plan possible d'un chemin de fer à établir.



## X

A la campagne, baignée par les flots d'un air pur, Fulvie reprit sa gaieté un peu ternie par les tristesses énervantes de l'amour. Elle courait de ferme en ferme, trempant sa lèvre rose dans la crème, et croquant avec les enfants du pays la galette chaude et beurrée. Cheveux au vent, jupes relevées, on la voyait passer à toute heure, sans plus s'inquiéter du soleil tombant d'a-

plomb sur son front, que de la trace que son pied leste laissait sur le sable. — Heureuse de vivre, heureuse d'être aimée, elle se sentait pour la première fois, depuis de longues années, sans ennuis et sans malaise : elle renaissait comme les fleurs aux premiers rayons du soleil de mai, et sa santé raffermie jetait sur la pâleur habituelle de ses joues une touffe de roses.

Hélène, en arrivant au Colombier, après avoir de nouveau installé sa sœur, partit avec ses enfants, pour aller rejoindre son mari, qui habitait un château situé à une distance qu'on pouvait aisément franchir en quatre heures, emporté par des chevaux vigoureux. Son absence ne devait, du reste, durer que quelques jours, car toute la famille devait habiter le Colombier pendant l'automne : le château étant mieux

abrité contre les brises du nord par sa ceinture de forêts que la maison d'Hélène, livrée sur un rocher aux quatre vents du ciel.

Fulvie s'occupait avec amour de faire préparer les appartements de ses hôtes.... La chambre de Daniel fut arrangée avec le soin dont les femmes aimantes ont le secret.... Elle veillait elle-même à ce que tout fût posé à sa place, lorsqu'un bruit de grelots dans l'avenue attira ses regards : une chaise de poste, lancée à la vitesse de quatre chevaux, arrivait dans un tourbillon de poussière....

— C'est Daniel! fut le premier cri de Fulvie éperdue, puis elle devint pâle comme la mort.

— C'est Ryno! dit-elle.



## XI

Elle alla au devant de lui, et lui tendant la main :

— Quelle imprudence ! dit-elle.

— Je viens interroger le sphinx, dans le désert, dit Ryno en jetant aux mains d'un valet de chambre son paletot de voyage.

— Et s'il ne répond pas, dit Fulvie en souriant, ou si, comme les sybilles, il rend



un oracle ambigu comme une épée à deux tranchants ?

— Eh bien ! reprit Ryno sur le même ton, j'attendrai qu'il soit devenu plus clair.

Et comme Fulvie l'invitait à entrer dans la maison :

— Non, dit-il, la soirée est belle, et si vous le permettez, nous irons sous ces grands bois qui entourent votre demeure ; là, j'entendrai sortir de votre bouche mon irrévocable arrêt, et quel qu'il soit, Fulvie, je vous jure de m'y soumettre.

— Ne vous ai-je pas écrit, répondit-elle en baissant la tête, ne vous ai-je pas bien dépeint le nouvel état de mon âme ?

— J'ai reçu votre lettre, dit Ryno ; la voici. Mais êtes-vous bien sûre de ne pas vous tromper, Fulvie ? Etes-vous bien certaine de ne plus m'aimer?.. Dans cette âme

mobile, n'y a-t-il pas des retours possibles et des changements imprévus?...

— Non, dit Fulvie, l'onde est devenue terre ferme. J'ai cessé de flotter comme un navire dématé..... J'aime, Ryno, et j'aime un cœur honnête qui a mis en moi toute sa confiance !

— Il l'a bien placée, répondit Ryno avec un ironique sourire. — Combien de temps va durer cette nouvelle folie?

— Ecoutez-moi, dit Fulvie, en posant la main sur le bras de Ryno : vous savez que je ne suis ni fausse ni lâche, et que j'ai toujours eu l'amour de la vérité; eh bien ! je vous le jure, Ryno, j'ai trouvé ce que mon cœur a cherché avec tant d'égarement, ce que, malgré votre esprit, votre intelligence si belle et si multiple, votre âme grande dans son désordre, vous n'avez jamais pos-

sédé, Ryno ! Il a la droiture du cœur, la loyauté de l'âme, la sincérité d'allures qui font les hommes forts. — Je peux placer hardiment ma main dans la sienne, je sais que le chemin où il me conduira sera honnête, et qu'il écartera avec soin les dangers de ma route. — Ses paroles sont sévères, mais ses actions sont douces. Il me rend la vie paisible : je n'ai plus la force de souffrir, je me repose en lui, Ryno.....

— Ce n'est qu'une halte, ô ma pauvre aimée ! s'écria Ryno avec passion ! Ne sentez-vous point comme moi que ceci n'est point définitif, et que vous m'appartenez encore et pour toujours !... Ah ! vous ne savez pas le fond de votre cœur, vous êtes aveuglée par le ressentiment encore vivant de ma conduite passée ! Mais descendez au fond de votre âme, Fulvie, regardez si vous

n'y voyez pas mon nom tracé en lettres ineffaçables..... mon image en traits de feu!...

— Non, dit Fulvie avec une certaine tristesse; vous vous trompez : je ne vous aime plus, Ryno ! Votre exaltation même me rappelle les jours mauvais que je voudrais bannir de ma mémoire. — J'entrevois dans vos yeux les orages dont j'ai tant souffert, je sens dans vos mains crispées la terrible pression qui m'a brisée et dont je commençais à me remettre. — Éloignez-vous, ou cessez un langage que je ne puis écouter plus longtemps. Alors même qu'il n'y aurait pas la crainte de voir renaître un passé orageux, il y a madame de Challes entre nous, madame de Challes qui vous aime, et Daniel pour lequel je donnerais ma vie !

Elle était émue et son cœur battait avec violence.

— Vous êtes agitée, Fulvie, dit Ryno, ma présence imprévue a surpris vos nerfs. — Laissons cela. — Si vous voulez m'accorder l'hospitalité de quelques heures, nous reprendrons plus tard cette conversation. Ne vous étonnez pas de l'acharnement que j'y mettrai, mon enfant : ma vie est en jeu ; d'un mot, vous pouvez me tuer, un sourire peut me faire vivre le plus heureux des hommes ! Vous y regarderez à deux fois, n'est-ce pas, Fulvie, avant de voir s'éteindre devant vous un homme auquel vous avez prédit un avenir brillant ?... Cette intelligence dont vous avez souvent reconnu la puissance est maintenant dans vos mains ; vous pouvez l'anéantir, comme vous pouvez la rendre plus lumineuse. Per-

mettez-moi d'insister pour que vous jugiez vous-même : le condamné à mort a le droit de défendre sa vie, Fulvie.

Et il pleurait, et ses lèvres tremblantes laissaient à peine échapper ces mots fiévreux !

— Hélas ! s'écria Fulvie en se jetant sur le gazon, dois-je vous croire, ou est-ce quelque atroce comédie ? Si vous êtes sincère, j'ai peur de vous attrister encore ; si vous ne l'êtes point, je vous en veux de venir ainsi troubler ma solitude !...

— Croyez-moi, je vous aime, disait Ryno à genoux. Si ton cœur revient vers moi, ne le retiens pas par la crainte ; aie foi dans un homme dont le caractère a été profondément transformé par la douleur, et qui passerait sa vie à te rendre heureuse si tu pouvais l'aimer !

— Non, dit Fulvie, le ciel m'est témoin que je ne voudrais pas recommencer une telle épreuve!... Alors même que la confiance me reviendrait, alors même que je croirais à la sincérité de votre repentir, ma loyauté me défendrait de vous écouter plus longtemps : je vous ai donné, Ryno, et je ne suis pas femme à reprendre mes dons!...

## XII

Le ciel était déjà paré de son manteau d'étoiles, quand Ryno et Fulvie montèrent les degrés du perron d'où l'on dominait la vallée. — La lune se levait toute rouge derrière la forêt de pins et de chênes-lièges; un nuage blanc, grand comme une voile déployée, la précédait lentement. Le vent courait dans les feuilles et les faisait



frissonner ; on eût dit le bruit mélancolique de la mer se brisant sur le rivage

Fulvie s'assit sur une pierre et appuya sa tête sur sa main pour regarder le paysage qui s'éclairait déjà d'une molle lueur.

L'air était d'une douceur extrême et apportait sur son aile légère les senteurs résineuses de la forêt et les parfums plus doux des derniers héliotropes.

Ryno s'accouda sur la balustrade de pierre taillée à jour et enveloppée d'un lierre qui retenait dans ses étreintes ses pilastres et ses feuilles d'acanthé. Il regardait Fulvie dont le visage pâli se détachait nettement aux premiers rayons argentés de la reine des nuits.

— Quoi ! se disait-il, il suffit de la volonté de cette frêle créature pour empêcher qu'elle

ne soit à moi et que j'en puisse disposer à mon gré! Après m'avoir appartenu, elle a pu se reprendre et se donner à un autre, et se trouver heureuse de sa situation nouvelle! Et je n'ai aucun moyen de la retenir! Ah! fût-il le plus plus violent, comme je l'emploierais avec une joie redoutable, et comme elle expierait dans mes mains sa révolte insensée!... Qu'elle revienne à moi, ne fût-ce que pour une heure, et je jure bien qu'elle n'oubliera jamais ce terrible moment... Elle m'a vu pleurer, elle m'a vu souffrir; j'ai tordu à ses genoux mes mains désespérées; j'ai posé mes lèvres avides sur la trace de ses pas... Elle doit m'aimer, il faut qu'elle m'aime, et que mon orgueil se venge de tant de mépris! ..

Mais, se dit-il après avoir exhalé sa colère, est-ce qu'elle n'a pas bien souffert?...

Est-ce qu'elle n'a pas pas été généreuse et dévouée?... Est-ce que par mon mariage, je ne lui ai pas donné le droit de chercher dans une autre existence le bonheur et le calme qu'elle n'a jamais connus?... Pauvre enfant! comme elle est pâle! Une larme qu'elle cherche à retenir tremble au bord de ses cils... Elle est créée pour une vie douce et régulière, son âme aimante a besoin des affections de famille et d'une tendresse vigilante. Elle a de l'enfant la crédulité, la grâce câline, les mièvreries charmantes. Je l'ai jetée dans une ardente fournaise, au lieu de lui mesurer l'ombre et le soleil. Je l'ai poussée dans la mêlée de la vie sans armure et sans bouclier... Et pourtant je l'aime! Non point de cette tendresse calme et contenue dont l'entoure Daniel, mais d'un amour brutal, insensé, stupide. — J'éprou-

vais, à la voir descendre de sa sphère lumineuse, ou y remonter à mon gré, un étrange plaisir.—J'eusse aimé faire de cette ravissante nature, de ces délicatesses exquises, de cette noble intelligence, une chose à moi, abjecte ou grande, suivant mon désir.—Ce qui me charme en elle, c'est ce double type que je peux évoquer au gré de ma fantaisie. Mais ce que j'aime avant tout, ce qui m'enchaîne, c'est ce corps fluide et parfait, cette chevelure souple, cette démarche légère, cette taille divine dont le souvenir me poursuit au milieu des travaux les plus sérieux.—Pourquoi le regard bleu de ses yeux me fait-il tressaillir? J'en connais de plus beaux, mais ceux-là me rappellent des années qui furent toute ma jeunesse... ma jeunesse, qu'elle emporte avec elle comme un lambeau arraché à ma vie.

— Tenez, Fulvie, reprit Ryno d'une voix émue en serrant dans ses mains les mains de la jeune femme, je me sens pris de pitié pour votre tristesse ; vous souffrez, et c'est moi qui cause vos ennuis. Il vous en coûte de prendre une résolution qui, quelque résultat qu'elle amène, vous percera le cœur. — Vous aimez Daniel, mais vous m'aimez aussi.— Voyons : cette nouvelle affection n'a pu détruire celle que vous m'avez gardée si longtemps. Vous avez accepté Daniel parce vous m'avez cru perdu pour vous ; mais si je vous jure de vous appartenir entièrement ? refuserez-vous encore de suivre ma destinée. Plus d'une fois, mon enfant, vous êtes revenue à moi, après avoir bien juré en vous-même que vous ne me verriez plus. Cela me donne une lueur d'espoir, et je m'y attache avec la fureur du naufragé.— Comme autre-

fois, vous êtes troublée, indécise, votre cœur est dans l'anarchie, vous avez peur de moi!... Puissiez-vous revenir à moi en revenant à vous-même! Il ne s'agit pas de m'aimer, Fulvie, il s'agit de me permettre de t'aimer!... J'ai beaucoup péché contre l'amour, et j'avoue bien que mes fautes et les tiennes viennent de mon inquiète nature; mais je sens en moi la force de tout réparer si tu le veux.

Je serai tel que tu m'auras rêvé; crayonne-moi un idéal : autant qu'il sera dans le pouvoir de ma nature, que tu as reconnue souvent être souple et généreuse, je chercherai à ressembler à ce modèle... Crois-moi, ma Fulvie, mon souvenir traverserait même un autre amour, si tu en avais un. Tu ne m'aimes plus, mais peut-être sens-tu toi-même que je t'empêcherai d'aimer avec

cette plénitude de cœur que tu aurais eue si tu ne m'avais pas connu.—Pourquoi avoir peur de moi?... Aie confiance, je t'en conjure ! Si tout ceci n'est qu'une leçon du sort, crois-tu que je puisse l'oublier jamais?...

—Hélas ! dit Fulvie, pour uoi s'obstiner ainsi, mon pauvre Ryno?... Tu me brises le cœur, mais sans pouvoir y trouver ce que tu cherches avec tant d'aveuglement. Mes paroles arrivent à tes oreilles comme des sons vagues, parce qu'elles ne t'apportent pas le sens que tu demandes.—Tu ne veux pas voir ce qui est, et tu me forces à te le montrer cruellement... Crois-moi, Ryno, oublie Fulvie : il est des courants qu'on ne remonte pas.

### XIII

Tandis qu'un domestique conduisait Ryno dans sa chambre, un autre montait à cheval, pour aller en toute hâte porter à madame Hélène un billet de Fulvie ; — ces simples mots :

« Ryno est au Colombier »  
devaient la faire arriver en toute hâte...  
Le comte de Challes près de sa sœur sans être attendu était un trop grave évé-



nement pour qu'Hélène ne dût pas accourir.

Le dîner fut silencieux : Fulvie était oppressée et Ryno n'avait pas d'appétit. Ils quittèrent la table après quelques minutes, et comme la soirée était belle, Ryno proposa à Fulvie une promenade.

— Excusez-moi, dit-elle, je me sens vraiment souffrante. Je remplis mal les devoirs de l'hospitalité et j'ai mauvaise grâce à vous refuser, mais je ne pourrais faire dix pas tant je suis accablée. Permettez-moi de me retirer dans ma chambre ; demain, je vous offrirai moi-même ma compagnie pour une course à travers nos beaux bois. Je vous montrerai mon domaine, ajouta-t-elle, en essayant un triste sourire. — Il n'est pas grand ni bien cultivé, mais vous serez indulgent.

— Daniel doit-il venir vous voir? demanda Ryno en fixant sur Fulvie ses yeux semblables à l'acier.

Elle rougit, se troubla, et comme elle ne savait pas mentir :

— Je l'attends, dit-elle avec simplicité.

— O mon Dieu! ô mon Dieu! s'écria Ryno, en s'élançant comme un fou dans les jardins. Fulvie fit comme un mouvement pour courir sur ses traces, mais après l'avoir suivi du regard, elle rentra dans sa chambre en haussant légèrement les épaules.



## XIV

Malheureusement, Hélène ne se trouvait pas chez elle, elle ne devait revenir que le surlendemain. Son caractère sérieux inspirait à Ryno une certaine crainte; il savait ses comédies les plus habiles déjouées par son œil noir, et il la haïssait secrètement de pénétrer ainsi ses plus subtiles pensées.

Cette longue journée qui suivit l'arrivée

de Ryno fut mortelle pour Fulvie. — Ce furent les mêmes luttes que la veille, les mêmes protestations, les mêmes passions mises en jeu. — Fulvie, très-souffrante, avait une irritabilité nerveuse qui la faisait moins douce et moins contenue qu'elle ne le voulait. — Ryno était plus passionné, plus entraînant, plus amoureux que jamais. — Il sentait qu'il ne pouvait prolonger sa visite et il voulait en emporter un résultat, dût-il arracher le cœur de Fulvie pour cela. Des visites qui survinrent dans la soirée délivrèrent un peu la jeune femme de son hôte. Elle espérait qu'il partirait le lendemain. — Il avait commandé les chevaux et fait ses adieux ; mais ils n'étaient point définitifs. Ryno ne lâchait pas ainsi sa proie ; il espérait aincrer par la fatigue de la lutte ; il savait Fulvie moins forte que lui.

Mais elle aimait, et l'amour donne du courage et de l'énergie aux plus faibles. La seule chose qu'il obtint fut la promesse de réfléchir à ses propositions, de bien sonder son cœur, de le retourner dans ses mains, afin de voir s'il n'en était point encore le maître, et de tâcher de s'accoutumer à cette pensée, que Ryno était changé par la douleur et qu'il mettrait sa joie à lui faire une douce existence.

Lorsque la chaise de poste, emportant cet oiseau de proie, eut dépassé le tournant de l'avenue, Fulvie se sentit de nouveau libre; sa poitrine se souleva sans effort, elle aspira avec délices une bouffée d'air pur... La voiture descendait la côte rapide; elle la suivait machinalement du regard, quand elle aperçut encore Ryno penché à la portière et lui envoyant avec son mouchoir des

signes d'adieu. Elle répondit à ce signal, puis, fermant la fenêtre, elle se jeta dans un fauteuil avec une douloureuse fatigue.

## XV

### RYNO A FULVIE

*Paris*

Me voici de retour, après un voyage rapide mais fatigant, Fulvie. Vous ne sauriez croire le calme que j'ai retrouvé dans cette maison où votre souvenir, doux mais troublant, ne pénètre pas *matériellement*, comme dans tant d'autres lieux que nous



avons parcourus ensemble aux jours de la bohème. Il m'a semblé que je m'éveillais comme d'un songe. Maintenant que j'examine les choses froidement, je me rends bien compte de l'ennui que je vous ai causé, et je vous prie de me le pardonner en faveur de l'élan qui m'a poussé ainsi vers vous. Si nos amours doivent finir, ils reposeront mieux sous les arbres verts du Colombier que dans votre salon de Paris, et ce n'est pas sans un certain charme que, dans ces bois, ma chère folle retrouvera l'écho des cris de douleur que j'y ai jetés. Si, au contraire (*quien sabe*, le phénix, tant de fois consumé, renaît encore de ses cendres, ce sera avec attendrissement que vous songerez à ce voyage, fait avec toute l'ardeur irréfléchie de la passion, avec toute la maladresse du véritable amour.

Quoi qu'il en soit, je ferme les yeux et je me confie à vous : je vous laisserai tout le temps de vous décider.

L'époque approchait, ma belle Fulvie, où j'allais dire, en face de tout le monde : Celle-ci est ma maîtresse aimée ! Et je me sentais assez fort pour faire courber la tête à tous ceux qui auraient osé murmurer. — Appuyés l'un sur l'autre, nous aurions forcé le respect du monde, qui se découvre toujours devant ce qui est hardi : malgré ses erreurs et ses défaillances, notre liaison, hautement avouée, étayée sur plusieurs années d'amour, aurait pour elle la durée, qui est la condition suprême de tout bonheur.

Qu'irais-tu faire, ma chère nomade, dans une sphère étroite qui n'est pas la tienne?... De toutes ces petites vertus bourgeoises, de

toutes ces conventions mesquines, de toutes ces miévreries banales, que retireras-tu, toi qui as été nourrie du pain des forts?... — Une âme et un cœur abreuvés de dégoût!

Tout ce monde-là, vois-tu, n'a pas un habit fait à ta taille. — C'est au seuil de cette vie étroite et décolorée que je t'offre une existence grande et calme, quelque chose de *définitif* où nous aura menés un orageux chemin. — Se peut-il que toi, qui as si souvent accepté les tempêtes avec moi, tu refuses le port?... Hâte-toi donc, ma belle fugitive, de revenir pendant qu'il en est temps encore.

Tu m'as dit de tâcher de te faire croire en moi. Je ne puis te dire qu'une chose : c'est que j'ai une ferme volonté et un grand amour; que si tu crois être heureuse sans

moi, je me sacrifierai sans murmure, quoi qu'il s'agisse de ma vie; que si tu te confies en moi, ma vie me semblera trop courte pour réparer mes fautes. Je te serai un appui ferme, jamais un tyran ombrageux, durement implacable pour les rêves trop irréalisables de ton imagination; je te montrerai une tendresse infinie pour les chères aspirations de ton cœur si noble et si grand. En dehors de toute exagération, mais loyalement, ardemment attachés l'un à l'autre, après la fin de la jeunesse, nous marcherons vers la vieillesse, riante encore, avec une escorte de joyeux souvenirs... Ne crains rien du monde : il acceptera cette union si forte, il s'inclinera devant le magnifique et rare spectacle d'un amour que rien n'a pu détruire, qui est sorti de toutes les épreuves, brûlant et purifié par son ardeur même,

comme un clair rayon de soleil que la fange ne peut souiller.

Je fais des vœux ardents pour que la foi te vienne, ô Fulvie! et je remets dans tes mains le soin de notre pauvre amour!...

Les travaux de votre maison avancent-ils? Quelles jolies choses on pourrait faire là-bas, et que l'ombre des arbres y est aimable!

Dans le lieu de refuge d'où je t'écris, je trouve une serre, et dans cette serre un bananier couvert de fruits magnifiques. Voulez-vous les échanger contre vos raisins dorés?

Le temps ici est adorable! — Mais que veux-tu que j'en fasse sans toi, *ô belle muse de l'infidélité!*

Oh! la terrible chose que d'aimer!

Où sont-ils ces jours si tôt envolés où l'on s'écriait : Hurrah! for love!

## XVI

Fulvie écrivait à Daniel de longues lettres où la passion irritée par l'absence prenait un caractère troublé. Elle ne voulut pas lui raconter la visite du comte de Challes, de crainte d'alarmer inutilement son cœur ; mais ses phrases se ressentirent de la retenue qu'elle s'imposait, et Daniel croyant voir des efforts mal dissimulés dans la façon dont elle le pressait d'arriver, prit de

l'ombrage et répondit à son tour d'une façon voilée.

Fulvie irritée par Ryno, blessée par Daniel, eut une heure de profond découragement. — Elle fut mordue au cœur par le doute et le soupçon, et dans ces dispositions elle répondit par quelques pages tourmentées, inquiètes comme son âme, et troublées comme le ciel orageux qui ce jour-là pesait sur sa tête. Elle souffrait nerveusement et voulait faire souffrir à son tour. Que dit-elle dans cette lettre écrite avec la fièvre?... Hélène, de retour près de sa sœur avec son mari et ses enfants, ne le sut jamais; mais la réponse de Daniel, arrivée quelques jours après, montra qu'il était cruellement atteint. Fulvie s'effraya, et tâcha, par une douce lettre, de ramener le cœur de son amant;

mais ce brusque retour n'obtint aucun effet : la petite câlinerie resta sans réponse et Fulvie se désespéra. Elle resta enfermée de longues heures, ne voulant voir personne, pâle, muette, les yeux fixes, les lèvres closes. Pour la première fois de sa vie, elle eut peur d'avoir été trop loin. — Son orgueil l'empêchait seul de courir à Paris sans y être attendue, de se jeter dans les bras de Daniel, d'obtenir son pardon. — Mais lorsqu'on aime comme aimait Fulvie, il y a toujours un moment où l'amour domine et l'emporte sur la fierté.

\* Je suis malheureuse, écrivait-elle, et je voudrais mourir, car j'ai beau lutter, j'ai beau me défendre, il faut que j'en revienne à vous dire que je vous aime, que rien ne peut me détacher de vous : ni l'indifférence, ni l'oubli, cette mort



lente, ni même l'infidélité. — Daniel, voulez-vous venir? Veux-tu m'aimer comme autrefois? Veux-tu me faire oublier tout ce que j'ai souffert? »

Fulvie était désespérée; elle se voyait seule dans la vie, au moment où son âme était dans la détresse! — Comme le lui avait prédit Hélène, elle commençait à vivre avec son cœur et trouvait cruels ses premiers brisements.

Le surlendemain, le courrier apporta la réponse suivante :

« Pourquoi désirez-vous que j'aie vous troubler? Votre esprit malade a besoin de solitude.—Je quitte Paris sous peu de jours; écrivez-moi, à Londres, sous le couvert de l'ambassade.

« Adieu, Fulvie; je vous ai bien aimée, mais vous m'avez mortellement blessé, et

mon cœur ne sait pas pardonner une injustice. — J'aurais donné ma vie pour vous épargner une minute de chagrin, et vous, dans une heure d'ennui, vous vous êtes amusée à me fouler aux pieds. — Je ne suis pas de ceux auxquels l'amour fait faire des lâchetés. — Je m'éloigne à temps pour vous empêcher, par dignité pour vous et pour moi, de commettre de nouvelles injustices.

« Désormais, toutes les femmes me seront indifférentes : après vous avoir contenue, le cœur doit se fermer à jamais ! »



## XVII

Lorsque Fulvie eut lu ces lignes, elle demeura comme pétrifiée!... Était-ce Daniel qui lui écrivait ainsi! Elle ne pouvait y croire; mais cette lettre dépliée devant elle lui criait pourtant l'implacable vérité. — Hélène, en entrant dans la chambre de sa sœur, la trouva renversée sur le tapis, et pleurant convulsivement. — Elle se jeta à genoux près d'elle et tâcha d'obtenir

quelques mots.— Mais la poitrine oppressée de la jeune femme ne laissait échapper aucun son. — D'une main tremblante, elle tendit à sa sœur la lettre de Daniel. — Hélène la parcourut d'un regard. — A sa lecture, un éclair passa dans ses yeux noirs.

— Et c'est pour ce méchant papier que tu pleures? dit-elle en forçant Fulvie à se relever. — Mais que crois-tu donc?

— Oh! il ne m'aime plus, il ne m'aime plus! disait la désolée. Je le perds, et par ma faute.... Mes crimes retombent sur ma tête!... Je suis frappée par la main juste de Dieu!...

— Quoi ! dit Hélène, tu prends cela au sérieux, ma pauvre sœur! Je ne sais pas si c'est que la passion t'aveugle, mais il me semble que tu n'as pas maintenant ta

science accoutumée. Enfant!... crois-tu que le cœur de Daniel soit aussi mobile que ton esprit?... Si tu le jugeais semblable aux autres, pourquoi l'aimes-tu?... Je ne sais quelle est la cause de votre querelle, mais d'avance j'affirme que l'offense vient de ton côté et qu'elle est dans le mot et non dans la pensée. — Ta liaison avec Ryno t'a habituée à ces luttes quotidiennes qu'il te faisait considérer comme une preuve de la violence de son amour... Les injures, les mots blessants, fréquemment renouvelés, perdaient de leur valeur. — Vous n'y attachiez d'autre importance que celle que l'on donne à un mouvement irréfléchi de colère; mais ici, c'est autre chose : Daniel évite ces jeux cruels de la passion. — Il t'aime surtout pour toi, te veut douce, heureuse, simple,

sans éclat et sans passions tourmentées.— Tu l'as blessé par une attaque quelconque, et parce que tu as demandé pardon, tu crois avoir le droit de tout obtenir. — Tu te trompes : il faut un repentir sincère.— Daniel te donne une leçon ; j'en te le répète : ce n'est pas une rupture, c'est un châtement infligé à ton humeur fantasque.

— Que faut-il faire? demanda alors Fulvie avec anxiété... Dois-je écrire?

— Écoute ton cœur, dit Hélène ; j'ai voulu t'arracher ta première épine. Sache seulement qu'on guérit bien des maux avec deux auxiliaires qui s'appellent : la douceur et le temps.

## XVIII

Sans doute, Fulvie employa de bons et efficaces remèdes pour réparer son imprudente blessure, car, quelques jours après, Daniel arrivait au Colombier par une douce et tiède soirée d'automne. — Le vent faisait déjà tournoyer les feuilles jaunies qui jonchaient, de leurs tristes débris, les prés encore verts.



Fulvie était au détour de l'avenue, lorsque Daniel arriva.

— Ah! vous ne m'aimez plus! s'écria-t-elle, en se jetant dans ses bras.

— Non, je t'adore! dit-il d'une voix profonde qui la fit tressaillir.

Elle put sentir, aux battements du cœur de son amant, qu'il était aussi ému qu'elle-même. Ils restèrent ainsi longtemps, comme s'ils s'étaient crus morts et qu'un miracle les eût ressuscités...

Qui pourra jamais raconter les joies et les tristesses de l'amour!...

Hélène vint recevoir Daniel sur le perron.

— Soyez le bienvenu, dit-elle avec sa grâce noble, et elle le présenta à son mari qui lui tendit la main.

Fulvie envoya à sa sœur un coup d'œil reconnaissant.

— Vous m'excuserez, monsieur, dit le mari d'Hélène, lorsqu'on fut entré dans la maison, si je vous quitte jusqu'à demain ; je viens de recevoir une nouvelle qui me force à aller, à quelques lieues d'ici, visiter une ferme dont je fais améliorer les terres. — Si vous n'étiez pas fatigué, je vous offrirais de m'accompagner, ce serait une excellente occasion pour connaître le pays.

— Vous êtes mille fois aimable, monsieur, dit Daniel avec un sourire, mais après un voyage de deux cents lieues...

— Oui, oui, c'est trop juste ; — ainsi à demain. — Ces dames vous feront de la musique après dîner. — Ma femme a surtout une voix charmante. — Tu chanteras, Hélène, pour distraire notre hôte : à la cam-

pagne, il faut faire flèche de tout bois.

— Oui, mon ami, s'empessa de répondre la jeune femme, qui souffrait de la vulgarité de son mari.

Les trois jeunes gens se trouvèrent seuls au diner, les enfants étant trop jeunes pour être admis à la table de famille.

On parla de cette lettre qui avait bouleversé si fort la pauvre Fulvie.

— Je me doutais de son état nerveux, dit Daniel répondant à une question d'Hélène.

— Pour qu'elle oubliât ses fausses souffrances, il fallait la frapper rudement.

Qui aime bien...

— Châtié bien, ajouta Fulvie, en lui tendant la main.

— Si vous saviez ce qu'elle m'a écrit! répondit Daniel d'un ton de tendre reproche.

Fulvie posa sa main sur les lèvres de son  
amant, et le regarda avec ses doux yeux  
d'enfant.

— Demandez pardon, dit-il en baisant ses  
doigts effilés.

— Pardon, murmura-t-elle, mais si près  
de l'oreille de Daniel qu'il en devint tout  
pâle.

— Ah! que d'enfantillages, s'écria Hé-  
lène, en jetant à la tête de Fulvie la peau  
d'une orange qu'elle achevait de manger!...  
Soyez donc à ce que vous faites, monsieur  
Daniel! votre assiette est pleine; ce ne sont  
pas les regards de Fulvie qui vous nourri-  
ront. — Au nom du ciel, mes amis, ne me  
laissez pas manger seule! Je suis capable  
d'étouffer.

— Comme elle est belle! disait Daniel en  
regardant sa maîtresse.

— Oui, elle est belle, dit Héléne devenue tout à coup pensive; elle est belle, et vous, vous l'aimez!... Mais que le bonheur est fragile quand on le place sur l'amour! Les amants passionnés de la veille ne sont-ils pas les indifférents du lendemain?... Qui peut compter sur la durée d'un beau jour? Le cœur est plus léger que le vent! Qui peut répondre d'un autre quand on n'est pas même sûr de soi?...

— Tais-toi, dit Fulvie, tu me fais peur!

— La crainte est le commencement de la sagesse....

— Non, de l'amour.

— De la sagesse.... Ne change rien au texte de Salomon, ce roi prophète.

— Il aimait à changer, lui, dit Fulvie.

— Et vous croyez donc que quelque chose dure sur la terre? s'écria Héléne avec an-

goisse. — Est-ce qu'on s'aime toujours!... Ah! mes pauvres enfants! ne croyez pas que j'envie votre bonheur : vous ne m'inspirez qu'une profonde, qu'une immense pitié!... Et ce qu'il y a de plus douloureux n'est peut-être pas de ne plus être aimée, c'est de sentir son amour s'en aller goutte à goutte, — son amour qu'on avait cru éternel! sa douleur qu'on eût jurée ineffaçable! — Tout passe, s'écrie-t-on avec désespoir, quand on ne sent plus les battements de son cœur!... Vous étiez encore rattaché à votre amour par votre souffrance. — Le dernier lien vient de se rompre. — Adieu pour l'éternité!... Une nouvelle passion pourra encore vous surprendre, mais vous saurez d'avance qu'elle aura une fin; le charme est rompu. — Nous ne rêvons que de choses immortelles, et tout se détruit

autour de nous... Nous sommes entourés de ruines; c'est en vain que nous cherchons à bâtir sur ces tristes débris. — Nous savons bien que la terre n'est pas stable et que tout ce que nous édifions ne dure qu'un jour!

Oh! comme je comprends bien, ajouta Hélène avec tristesse, ces paroles de Faust à Méphistophélès :

Porte à d'autres que moi tes stériles bienfaits,  
Car il me faut des biens qui ne passent jamais!

Sais-tu comment tu seras, dans un nombre rapproché d'années, Fulvie?... Plus fatiguée mille fois de la vie que si tu avais fait le tour du monde sur le bout de ton petit pied.

— La vié, dit Daniel, n'est pas telle que

vous la voudriez ; et je crois même que vous la comprenez mal : l'amour, dont chacun parle, ne devrait pas être une passion insensée qui vous fit perdre la raison ; selon moi, il devrait être l'étoffe sérieuse sur laquelle on broderait sa vie. C'est le fonds dont toute chose se compose. — Nous aimons en naissant notre mère, nos sœurs ; plus tard, une femme. — C'est donc un sentiment qui nous prend au berceau et nous conduit à la tombe pour s'épurer, sans doute, dans le sein de Dieu. — C'est la seule passion qui soit constamment en jeu. Pourquoi en faites-vous donc une sorte d'événement, d'extravagance, de folie ? — Ils s'aiment, dira-t-on, en voyant passer deux créatures faites l'une pour l'autre ! Et un sourire étonné passe sur les visages. — Mais c'est le contraire qui devrait inspirer un



juste effroi. — Quoi ! il n'a rien dans l'âme ?  
— Il ne sert que le vulgaire dieu du plaisir.  
— Où est sa famille, son foyer?... Sa mère  
et ses sœurs, où sont-elles?... — On le voit  
toujours seul. — Et la compagne de sa vie,  
celle qu'il aime et qu'il protège?... Quoi !  
rien!... Indifférent pour les siens, il donne  
la préférence au restaurant, sur la table où  
préside son père?... au club, sur les bonnes  
soirées passées l'été dans un vieux château  
qu'il a vu naître!.. l'hiver, dans ce salon où  
sa mère, où ses sœurs, où sa femme l'at-  
tendent !

Quelle singulière société, continua Da-  
niel, que celle où l'indifférence absolue et  
l'amour insensé se donnent la main!... Quel  
homme animé par la haine oserait infliger à  
une femme tous les supplices dont l'homme  
amoureux l'accable ! Il la querelle, il la bat,

il l'enferme et quelquefois la tue. — Ceci est le paroxysme de l'amour. — Jusqu'à ce jour, on n'a rien inventé de mieux, excepté de la vendre. — C'est encore assez bien porté. — On appelle cela être amoureux-fou. — Ne devrait-on pas dire plutôt être follement lâche?...

— Comment comprenez-vous l'amour, demanda Héléne, que la violente sortie de Daniel avait fort émue, et quels en sont les droits?

— Ceux de défendre, de protéger, d'entourer de calme et de bonheur, autant qu'il est possible à une force humaine, celle qui vous a confié sa destinée. — Se sacrifier pour elle avec joie, mais employer tous ses efforts à la rendre juste, sincère et loyale; enfin tâcher de créer patiemment ce qui n'existe que comme exception : une vraie femme.

— Mais, dit Hélène, ne craignez-vous pas en lui enlevant sa faiblesse de lui ôter sa grâce?

— Non, dit le jeune homme, la débilité morale ou physique ne saurait être un charme. — La vigne qui entoure le chêne de ses légères guirlandes n'est pas faible : ses fiers rameaux sont pleins de force et de séve. — La femme ne doit pas être faible ; mais Dieu a voulu qu'elle fût souple, afin qu'elle pût s'associer plus intimement à la vie de celui qu'elle aime.

## XIX

Daniel était fils unique et vivait seul avec son père et sa mère, qui l'avaient élevé avec le plus grand soin dans des principes sévères et justes. Il avait poussé jusqu'au dévouement le sentiment du devoir et le respect de ses parents, et jamais on ne l'avait vu manquer aux égards qu'il leur devait.

Il était mieux que très-beau, *il avait le charme*. Son portrait était très-difficile à faire, tout était dans l'expression. — L'œil

était d'une beauté rare : noir, brûlant, profond, éclairé comme par une flamme intérieure. — Les paupières pures comme celles d'un enfant donnaient à ce visage une grâce naïve que ne démentait point un sourire heureux. Il avait la tournure d'un homme jeune et robuste, les épaules larges, les attaches fines, les mains admirables; mais ses joues imberbes, mais quelque chose dans le tour de la figure et dans la forme de la tête, rappelaient l'adolescent. Sur son front des cheveux très-fins se massaient en molles ondulations. Ces cheveux d'enfant couronnaient d'une façon singulière cette tête d'un dessin si mâle et si fier.

Son éducation faite, dans sa famille par un homme savant, avait largement développé son esprit, sans doute, mais avait surtout agrandi son âme et élevé son cœur.

Le cœur, comme l'intelligence, a besoin d'enseignements. — On ne devient pas bon naturellement, il faut apprendre à l'être. — Sans cette éducation première, on n'a que des élans. — La continuité, la solidité, la force manquent pour soutenir ces mouvements généreux. Il faut pouvoir s'appuyer sur des principes déjà établis pour être constamment juste et n'avoir aucune de ces défaillances inhérentes à notre nature.

L'éducation avait fait de Daniel un homme remarquable dans ce siècle-ci, parce qu'il avait des principes et qu'il s'y tenait fortement attaché. — Sans aucune qualité extraordinaire, il était devenu un type. — Ryno avait au contraire des facultés merveilleuses, mais il était d'une difficulté extrême à pénétrer. De là les opinions diverses émises sur son compte souvent par la même

personne. — Je crois qu'il était de haute taille, qu'il avait des cheveux de couleur cendrée, avec un front un peu chauve, des yeux perçants comme l'acier et pourtant très-doux..., je le crois, mais je ne l'affirme pas. Il était brun, il était blond, il était vieux, il était jeune, il était laid, il était beau, suivant le jour et l'inspiration. Aujourd'hui c'était une ombre, demain une flamme... Il semblait avoir à lui tous les déguisements du Protée antique. Cependant, à force d'y réfléchir, il m'a semblé que cette nature étrange et puissante, si mobile et pourtant si persévérante, pouvait encore s'expliquer par les deux principes qui se disputaient sa vie : son esprit avait une ambition sans bornes, mais froide, raisonnée, patiente, pleine de bon sens, quelquefois implacable, toujours mai-

tresse d'elle-même, tournant les difficultés qu'elle ne pouvait aborder de front, écrasant celles qu'elle ne pouvait tourner; son cœur, ambitieux aussi, n'avait ni ce calme, ni cette froide assurance.—Affamé d'amour, voulant, non pas aimer comme le voulait don Juan, mais être aimé, — il cherchait toujours, il allait par bonds désordonnés. — Une maîtresse était pour lui une victime, une sorte d'expérience cruelle, mais délicieuse. Ceci expliquerait au besoin les bizarreries étranges de cette nature ardente. — Il aurait pu la forcer de lui être infidèle, s'il avait cru par là s'assurer qu'elle ne pouvait aimer que lui. — Ainsi enfonçait-il sans cesse le scalpel pour s'assurer que les chairs palpitaient toujours, et il tuait l'amour pour s'assurer qu'il n'avait pas cessé de vivre!... Quelquefois son cœur *embrouillait* sa vie; son esprit, avec sa mar-



che assurée, finissait cependant par l'emporter, et il sortait de ces terribles luttes tout meurtri, mais en quelque sorte plus ferme et mieux trempé pour de nouveaux combats.

Lorsque Daniel rencontra Fulvie, il se sentit violemment attiré vers elle, mais il se défendit longtemps de son charme vainqueur. Sa liaison avouée avec Ryno, l'éclat de cette aventure, ses grands airs, ses coquettes allures effrayaient sa sagesse. Mais les douces qualités, les tendresses sincères, les fiers sentiments de la jeune femme achevèrent ce que deux beaux yeux, une bouche charmante, un esprit délicat avaient si bien commencé. — Il n'eut pas le vulgaire tort de se poser près d'elle en Didier régénérateur, mais il la gronda doucement de ses folies, et l'amena peu à peu à prendre des goûts plus modestes et des vertus plus sérieuses.

## XX

Ryno, profondément blessé, se crut le plus malheureux des hommes. — Il se joua à lui-même le drame et la comédie de l'amour, et finit, grâce à la résistance qu'on lui opposait, par si bien se monter la tête, qu'il se persuada que vivre sans Fulvie était désormais impossible. — Il fallait à tout prix l'enlever à Daniel. — La lutte ne saurait être longue :

— qu'était Daniel à côté de Ryno?... De quel droit ce jeune homme sans nom et sans avenir était-il venu prendre la place que le comte de Challes avait occupée?... Fulvie, si intelligente, ne pouvait manquer de se laisser de son nouvel amant ! Son attachement pour lui était une erreur qu'elle allait reconnaître ; il fallait à tout prix en faire naître l'occasion.

Mais lorsque Ryno apprit que Daniel était au Colombier, que son séjour s'y prolongerait jusqu'à la rentrée de Fulvie à Paris, son désespoir s'accrut de toute la force de ses espérances trahies... Il oublia un instant sa haute personnalité, et s'abaissa jusqu'à être jaloux de Daniel, que jusqu'alors il avait peu considéré... Il pleura de vraies larmes en songeant que sa maîtresse lui échappait.

« Ah ! lui écrivait-il, que j'étais plus riche quand j'étais pauvre ! Que me fait ma fortune si Fulvie n'est pas là?... Ma chère, ma bien-aimée Fulvie ! la seule femme que j'aie vraiment aimée!...

« O mon cœur ! ô mon cœur ! brise-toi dans ton impuissance !... Livre aux serres de mon amour tes débris saignants.— Je veux souffrir jusqu'à la mort de ma blessure ! Je veux rester dans sa vie comme un remords qui vienne troubler ses nuits et ses amours !...

« Oui, Fulvie, ton pâle Ryno apparaîtra le soir près de ta couche. Il viendra prendre sur tes lèvres, blêmies par la frayeur, les baisers qui lui sont dus et que tu donnes à un autre, ô volage et perfide maîtresse ! »

Après avoir écrit ces lignes enfiévrées, Ryno, seul dans son cabinet de travail, considérait avec passion une petite miniature

qui représentait Fulvie, la tête jetée en arrière, les lèvres entr'ouvertes, les yeux demi-clos, les cheveux flottants comme une Erigone antique. — Le bruit d'une porte qui s'ouvrait l'arracha à son ardente contemplation. — Le comte de Challes se retourna, l'éclair dans les yeux, pour fondroyer l'importun qui osait venir troubler sa solitude. Mais, lorsqu'il reconnut dans l'audacieux visiteur le plus intime de ses amis, l'arc de ses sourcils se détendit et ses lèvres essayèrent un sourire.

Paul de Lavois était jeune, charmant, presque coquet, efféminé, avec des airs de page en révolte et des yeux de chérubin amoureux. C'était, du reste, le seul homme que les replis profonds de l'inquiète nature de Ryno n'eussent encore ni effrayé ni rebuté.

— Qu'as-tu, dit M. de Lavois, à t'enfermer de la sorte?... J'ai brisé trois portes pour parvenir jusqu'à toi. J'ai rudoyé tes gens et failli renverser ta femme qui voulait m'empêcher de passer. — A quel ouvrage travaillais-tu, farouche solitaire?... — Mais l'encre est sèche, ta plume repose sur ton bureau, ton papier s'étale parfaitement vierge... Souffres-tu, Ryno?...

— Non, répondit le comte de Challes d'un air embarrassé.

— Quelque querelle avec Renée? reprit Paul en riant. — Un enfantillage pour lequel tu boudes...

— Non, reprit Ryno avec force, en relevant sa tête toute chargée encore de colères amassées : j'ai la nostalgie de cette maudite femme que j'ai si longtemps aimée.

— J'ai soif de la revoir, ne fût-ce qu'une minute ; de la serrer sur mon cœur, fût-ce pour l'étouffer ; de la voir pâlir de douleur et de rage...

Et il jeta sur la table le portrait que jusqu'alors il avait tenu dans ses mains.

— Tu l'aimes encore ! s'écria Paul avec un grand effroi... Tu l'as donc revue?...

— Si je l'ai revue ! répondit Ryno en serrant les mains de son ami!... Si je l'ai revue!... Mais est-ce que j'aurais vécu sans ce doux et terrible poison que me versaient ses yeux!... Ah ! que ne puis-je tout laisser là, s'écria-t-il avec une véhémence passion, et l'emmener avec moi dans un coin, vivre joyeux et libres ensemble!...

Puis-je oublier ces jours où elle était à moi?... ce moment où les amis bienveillants se retirent avec un sourire et vous serrent

doucement la main... comme pour vous dire qu'en vous quittant ils vous laissent à l'amour?... Quelle joie alors, 'après le bruit d'une soirée gaie et folle, de se retrouver seuls!... de la voir se déshabiller, d'abord lentement, parce que sa toilette est belle, qu'elle est faite pour vous et que vous devez l'admirer..., puis plus vite..., et de la voir enfin s'endormir dans vos bras, avec son doux sourire et sa grâce mignonne!... Quel volupté que de pouvoir se dire qu'on a eu sa dernière pensée, comme le matin on aura son premier regard!...

Oh! vois-tu, continua Ryno d'une voix brisée, je ne peux pas croire qu'elle ne soit plus à moi!... Et quand je pense que sa volonté seule nous sépare... O Fulvie! j'irai te chercher... Je t'attendrai des années s'il le faut, mais tu seras encore à moi!



et j'éteindrai enfin sur tes lèvres la terrible soif qui me dévore, la soif insensée que tu as allumée dans mon sein...

— Mais Renée, malheureux ! s'écria Paul presque aussi désespéré que son ami ! — Oublies-tu ta femme, ta position, ce que te commandent le respect de l'une et le soin de l'autre ? J'ai trouvé ta femme pâlie, Ryno ; prends garde, si elle soupçonnait jamais !...

— Ma femme ne sait rien. Elle ignore même qu'on puisse aussi follement aimer. — Je l'ai tenue dans l'ignorance des passions et dans un grand respect pour ma parole. — Tu lui raconterais ce que tu viens d'entendre, elle te déclarerait insensé et ne te croirait pas... Si elle est pâle, c'est qu'elle est inquiète : je me dis malade et comme tourmenté de sinistres pressentiments... afin d'être seul à ma dou-

leur et de pouvoir m'y livrer sans contrainte!...

Ryno se tut et appuya sa tête dans ses mains. — Paul resta longtemps assis à son côté. — Il laissait se calmer la tempête... Quand il crut que le moment était venu d'offrir un hochet à cet enfant malade :

— Il fait, dit-il, un temps très-doux. — Si nous montions à cheval? la promenade te fera du bien. — Les Champs-Élysées sont pleins de monde et le Bois sera charmant...

Ryno se souleva... Il chancela un instant comme un homme ivre, et serait tombé si Paul ne l'eût retenu...

— O ma jeunesse!... ô ma jeunesse! dit-il en entraînant précipitamment son ami!..



## XXI

L'hiver était revenu, Paris se repeuplait. — Le monde élégant accourait en foule. — Ryno, dont la passion s'était calmée, amortie par une distraction quelconque, passait rapidement dans la rue Royale, lorsqu'un cri étouffé lui fit lever la tête et se retourner avec vivacité... Un petit coupé bleu qu'il connaissait bien remontait la rue au grand trot d'un alezan. — Une commotion violente fit

tressaillir le jeune homme de la tête aux pieds. — Il s'élança à la poursuite de la légère voiture, qui avait été obligée, grâce à un embarras de circulation, de ralentir sa course. — En approchant de la portière, Ryno aperçut la tête blonde de Fulvie qui lui envoyait un sourire gai comme une matinée de printemps.

Après les premiers compliments :

— Oh! méchante, dit Ryno, pourquoi m'avoir si longtemps refusé de vos nouvelles? — Vous saviez bien cependant quelles étaient les tortures de mon cœur!...

— Mais, dit Fulvie, ce que j'avais à vous dire était si peu d'accord avec ce que vous désiriez entendre!... Il y a des silences de bon goût.

— Non, pas avec Ryno, mauvaise. — Je supporterai votre bonheur étalé insolem-

ment à mes yeux plutôt que votre oubli... Ne sais-je pas tout comprendre?... Depuis quand fermez-vous ainsi les secrets de votre âme?... Vous croyez que je le hais, ce Daniel : non point. — Je l'aime maintenant, Fulvie, puisque vous l'aimez!... Est-ce que mon cœur peut prendre une direction différente de la vôtre?... Où vous allez, il va, et qui vous aime me plaît.

— Oh ! dites-vous vrai, Ryno ? s'écria Fulvie les yeux brillants de joie et en tendant la main à son ancien amant...; aurais-je vraiment la joie de vous voir aussi raisonnable?... Quelle métamorphose étrange ! On m'a changé mon Ryno.

— Trouvez-vous que vous perdez au change ? demanda M. de Challes en riant...

— Non, non, reprit Fulvie sur le même ton. — Pour l'amour du ciel, que l'autre

ne reparaisse jamais.... Fi! qu'il était laid avec ses cheveux éplorés, ses yeux rouges, ses paroles lugubres... Vous êtes charmant, vous, dit-elle en le regardant attentivement... Vous êtes d'une élégance!... Où couriez-vous de la sorte?...

— Et vous, dit Ryno?...

— Oh! moi, reprit Fulvie, je vais tout simplement louer une loge au Palais-Royal. — J'ai ma soirée libre et je veux faire une escapade... On donne je ne sais quelle bêtise où Ravel est ravissant... l'avez-vous vu?...

— Qui, Ravel?

— Mais oui, dit Fulvie avec impatience; je ne vous parle pas d'un académicien, que je sache... A quoi songez-vous donc? Je vous trouve l'air tout étrange...

— J'étais en train de me tâter, reprit

Ryno d'un ton gai. Je me demandais sérieusement si je n'étais plus assez amoureux de vous pour vous demander la permission de venir vous saluer dans votre loge...

— Et que vous êtes-vous répondu? demanda Fulvie animée par cette folie...

— Ma foi! reprit Ryno d'un air dégagé, j'ai été soldat et ne crains pas le feu.... et, si vous voulez le permettre, j'aurai l'honneur de vous accompagner ce soir.

— Et madame de Challes?...

— Dine chez sa mère avec le marquis de Saint-P..., un original qui ne veut pas me voir, sous prétexte que je ne suis pas d'une assez grande moralité...

— Et le monde?...

— Bah! Personne ne vous a vue encore; et puis en sommes-nous là?...



— Et.... Daniel?....

— Vous vouliez faire une escapade et voilà que vous reculez déjà... vous êtes une lâche.

— Ma foi ! dit Fulvie avec gaieté, je me lance.

Ses yeux brillaient, ses lèvres roses étincelaient sur ces petites dents humides.

O fille d'Ève ! le fruit défendu aura donc toujours pour toi le même attrait !

Fulvie trépignait de joie à l'idée de cette petite folie... Paris avait de nouveau repris la jeune femme.— Ce n'est pas impunément qu'on respire cet air chargé de fièvre et de plaisir.

— Allons, partez, et adieu, dit-elle à Ryno qui souriait en la regardant.

— Ne prenez pas un mentor trop sévère, n'est-ce pas ? demanda-t-il..., que

nous puissions rire sans contrainte, si la pièce est un peu leste.

— J'inviterai ma cousine Julie, s'écria Fulvie; elle est spirituelle et pleine d'entrain.... Oh! quelle charmante soirée nous allons passer, Ryno!... Mais partez donc, ajouta-t-elle avec un geste mutin....

— Et si nous allions souper ensuite, demanda Ryno, ce serait-il bien grave?....

— Dame! dit Fulvie, avec un éclair dans les yeux, — je ne sais pas... j'arrive de la campagne.

— Eh bien! nous le demanderons à Julie, dit Ryno en riant.



## XXII

— Voilà certes bien les femmes, disait le comte de Challes en remontant les boulevards. — En voilà une des plus franches et des plus loyales, mais qui sourit à l'idée d'une tromperie quelconque. Comme ses yeux s'allumaient ! Comme ses lèvres mignonnes se tordaient sous un fin sourire !... Si je lui eusse demandé avec larmes de m'accorder cette même grâce, elle eût violemment refusé, elle m'eût déclaré in-

fame... et le reste... Certes, elle n'eût jamais trouvé assez de mépris superbes et de regards courroucés pour me peindre son indignation. — Je n'étais qu'un scélérat et Daniel un ange. — Mais j'ai fait briller à ses yeux une petite friandise, non pas un quartier de la fameuse pomme, mais la plus mince pelure, et voyez comme elle s'anime et comme ses petites dents s'aiguisent!

Allons, continua Ryno, Daniel et moi allons changer de rôle; on me trompait pour lui..., et maintenant, c'est lui qu'on va tromper pour moi!

Dieu est juste! disait avec conviction le jeune homme en montant le perron de son hôtel, où l'attendait avec inquiétude sa femme qui ne voulait pas partir sans l'avoir embrassé.

## XXIII

Fulvie rentra tard chez elle. — Le souper avait été gai, amusant jusqu'à la folie, et Ryno ne s'était en rien départi de son rôle nouveau. Il avait eu de l'esprit, ce qui lui arrivait souvent; il avait été charmant, ce qui était rare; d'une égalité d'humeur constante, ce qui n'était jamais arrivé.

Tout en la déshabillant, sa femme de chambre dit que M. Daniel était venu

vers dix heures, et que, comme madame n'avait pas laissé d'ordres, il était monté et avait attendu jusqu'à minuit dans le salon. — Qu'avant de partir, il avait écrit un billet et l'avait posé sur la cheminée de madame.

Fulvie courut vers l'endroit désigné, et trouva quelques mots un peu contraints de Daniel, assez inquiet de pas l'avoir rencontrée.

« Je me suis échappé de mon dîner, disait-il, pour venir passer la soirée près de vous, espérant vous surprendre toute seule auprès de votre feu. — On me dit que vous êtes sortie; il est minuit et vous n'êtes pas rentrée. — Rester plus longtemps serait de l'espionnage, et je m'en vais bien triste. »

L'espèce de gaité fiévreuse qui jusqu'alors

avait soutenu Fulvie et étouffé sa conscience disparut tout à coup. — Elle comprit que ce qu'elle avait considéré comme une escapade était une chose grave après tout, et que Daniel en serait justement offensé. — Un aveu sincère pouvait seul la relever à ses yeux de cet entraînement d'un goût médiocre, et elle ne s'endormit qu'après s'être bien promis de confesser sa faute à celui qu'elle aimait.





## XXIV

Comme Daniel sortait le lendemain matin de chez lui, il rencontra, rue d'Antin, une de ses connaissances du club, un beau grand niais d'une tournure parfaite, amant en titre d'une fille en renom. — Il s'avancait royalement, les mains enfermées dans les poches de son pardessus, et quoique Daniel fit un effort visible pour l'éviter, le jeune élégant l'arrêta brusquement. — Il avait ce

jour-là quelque chose à dire, et l'occasion était trop belle pour qu'il la laissât échapper bénévolement.

— Où diable étiez-vous donc hier soir? demanda-t-il de prime abord. Je vous ai en vain cherché au fond de la loge.—N'est-ce pas que la petite Lucie était divine sous son maillot transparent?

—Quelle loge? dit Daniel étonné.

—N'étiez-vous point au Palais-Royal?

—Non pas, que je sache... et pourquoi y aurais-je été, cher ami?

—Mais parce que madame Fulvie, plus fraîche que la rose, s'épanouissait sous une capote bleue, à une avant-scène de baignoire. —Elle s'amusait et riait d'un cœur à me faire croire que vous étiez là... Sa cousine l'accompagnait... Comment ce n'était pas vous qui étiez dans le fond?... Par exemple,

vous deviez être fort mal, car on n'est bien que deux dans ces petites boîtes. — J'ai envie d'écrire au directeur du théâtre à ce sujet : Hortensia me le conseillait avant-hier.

—Non, dit Daniel, mordu au cœur par un soupçon ; non, je n'avais pas l'honneur d'accompagner madame Fulvie ; c'était, je crois, monsieur de L..., son parent...

—Lui, le vieux L... au Palais-Royal ! Mais vous rêvez, cher ami !... c'était un jeune homme. Ces dames riaient, elles croquaient des fruits glacés, et j'ai vu la voiture de madame Fulvie arrêtée devant Véfour, en sortant du théâtre qu'ils avaient quitté avant la fin du spectacle.—Pensez-vous que cet ours mal léché qu'on appelle L... eût mené ses jolies cousines à un fin régal ?... Non, pardieu ! Ce n'était pas lui,

ce n'était pas vous, j'eusse voulu que ce fût moi...

— Et qui vous empêchait d'aller saluer ces dames? dit Daniel avec un froid sourire. Vous les connaissez assez pour vous permettre une visite dans leur loge...

— Et Hortensia qui était en scène!... Puis cela avait l'air d'une petite partie mystérieuse... Cela ne vous fâche pas, cher ami?...

— Qui, moi? dit Daniel comme en sursaut... Quel droit ai-je sur madame Fulvie pour m'inquiéter de ce qu'elle fait? Et en aurais-je que je serais très-tranquille, car je suis sûr qu'elle ne peut rien faire que de parfaitement convenable...

— Oh! oui, la confiance, dit le sportman... je ne connais que ça. — Tenez, suivez mon raisonnement : ou on doit être trompé, ou

on ne l'est pas.—Dans le premier cas, tout ce qu'on fait pour l'empêcher, comme disait Hortensia...

—Pardon, je suis pressé, dit Daniel en saluant le jeune homme, qu'il laissa continuer ses divagations le long des boulevards.



## XXV

En apercevant Daniel, Fulvie se jeta à son cou, mais l'air sérieux et froid de son amant glaça ses baisers sur ses lèvres.

— Qu'avez-vous ? dit-elle timidement...

— Moi ? rien ; ai-je donc l'air étrange ? — Mais vous-même semblez pâle. — Je vous ai attendue longtemps hier au soir, Fulvie : où donc étiez-vous ?...

Fulvie était bien résolue tout dire, mais



il lui sembla que Daniel était mal disposé pour entendre sa confession; elle eut peur et voulut retarder l'aveu de sa légèreté. — Elle ne sentait pas dans le cœur de son amant toute l'indulgence dont elle avait besoin.

— Etes-vous jaloux, Daniel ? dit-elle avec enjouement...

— Peut-être, répondit-il d'une voix grave.

— O mon Dieu ! pensa Fulvie ; comme il me regarde ! je n'oserai jamais. — Eh bien ! dit-elle, vous avez tort, c'est un vilain péché que la jalousie ! Et pour votre punition, vous ne saurez rien... mais rien... ajouta-t-elle en le regardant avec une grâce boudeuse.

Mais il semblait insensible à ces câlineries.

— Voyons, dit-il, cessez de plaisanter, Fulvie; dites-moi où vous étiez hier soir. — J'ai peut-être tort de vous presser ainsi, mais excusez ma faiblesse et répondez-moi.

L'accent de Daniel était si impérieux, il souffrait si visiblement, que Fulvie se décida à lui cacher l'emploi de sa soirée qui lui paraissait de plus en plus mauvais. — Elle sentit, à la difficulté qu'elle avait à l'avouer, que sa conduite était blâmable. — Si Daniel eût été comme d'habitude, la confession eût été plus facile; mais le visage sombre et presque irrité de son amant refoulaît au fond de son âme la vérité prête à s'en échapper.

— Mon Dieu, dit-elle, Daniel, c'est beaucoup de bruit pour rien. — Vous m'aviez annoncé que vous ne viendriez pas de la soirée,

et je n'ai pas cru mal faire en allant chez Julie.

— Vous n'êtes pas sortie avec votre cousine? demanda Daniel...

— Non, reprit Fulvie s'enferrant de plus en plus dans son mensonge, et désireuse de lui donner l'apparence de la vérité. — Il est venu du monde, on a chanté, on a dansé jusqu'à une heure après minuit.

— Chez votre cousine Julie? dit Daniel révolté de l'aisance avec laquelle Fulvie mentait.

— Mais oui, chez elle. Il y avait aussi mesdames de Bruges, M. de...

— Cela me suffit, dit Daniel pâle comme la mort. — Vous êtes-vous bien amusée?...

— Oh! extrêmement, répondit Fulvie emportée par la vérité : Julie était d'un entrain ravissant ! Nous avons dit mille folies.

— Eh bien ! dit Daniel, il faudra souvent recommencer cette partie, puisqu'elle vous paraît si agréable, madame.

— Daniel ! s'écria Fulvie en levant pour la première fois les yeux sur son amant qui, debout devant elle, la regardait d'un air de mépris, — que voulez-vous dire?... que signifie ce ton?... pourquoi m'appelez-vous madame?...

— Parce que je n'ai plus le droit de vous nommer autrement. — Vous venez de souiller vos lèvres d'un mensonge, dit-il; dans quel but?... je l'ignore; mais désormais je ne pourrai croire en vous. Je me retire, je ne veux point vous forcer à rougir devant moi.

Et froid comme un marbre, Daniel salua et sortit de l'appartement, sans que Fulvie atterrée eût fait un geste pour le retenir.



## XXV

Plus les heures s'avançaient, plus la position de Fulvie devenait pénible et fausse. — Cet aveu, qui la veille lui semblait si facile, lui paraissait bien dur maintenant. — Cependant Daniel savait qu'elle avait menti, menti pour cacher une de ses actions, menti, lorsqu'il s'agissait de Ryno ! Cette pensée couvrait de honte son front et révoltait son âme fière. — Dans son déses-

poir, elle accusait Daniel en particulier et les hommes en général, et disait que s'ils étaient plus tendres et plus compatissants, les femmes seraient à leur tour plus sincères et plus franches.

La journée fut triste pour Fulvie, mais les heures lentes du soir lui apportèrent mille angoisses ; chaque voiture qui passait faisait battre son cœur, chaque bruit éveillait son attention. — Elle espérait un retour de Daniel, formait des plans pour se venger de sa douleur et de son attente, se promettait d'être froide et cruelle, mais finissait par reconnaître qu'elle se jetterait dans ses bras sans explications et sans reproches.....

Ce fut avec peine qu'elle se décida à se coucher..... Les aiguilles de la pendule qu'elle eût voulu avancer tant que l'heure

habituelle de Daniel n'était point dépassée, lui semblèrent ensuite trop promptes. — Sa toilette de nuit fut lente et coquette. — Ses beaux cheveux aux fauves reflets furent longtemps abandonnés sur ses épaules, avant d'être pressés en longues nattes. — Mais ces soins furent inutiles : Daniel ne vint pas. •

Le matin, elle osa à peine demander s'il y avait des lettres. — L'insomnie avait abattu son frêle et charmant visage. Sa femme de chambre tournait et rangeait dans l'appartement... préparait le feu et faisait le thé.

— N'y a-t-il rien pour moi? demanda Fulvie respirant à peine.

— Je ne sais pas, madame. — Aussitôt que le thé sera prêt, j'irai, si madame le veut, m'en informer.



— Allez, Anna, allez de suite, dit Fulvie vivement.

Trois secondes, qui parurent un siècle à la jeune femme, suffirent à Anna pour rentrer dans la chambre une lettre à la main.

Fulvie s'en saisit avec vivacité.

— Elle n'est pas de Daniel, dit-elle ; et elle cacha sa tête en pleurs dans les dentelles de son oreiller...

## XXVI

« Fulvie, écrivait Ryno, la soirée de mardi vous a amusée. — Vous plait-il d'en essayer une nouvelle? — Donnez vos ordres à votre ami dévoué. — La gaieté dans vos yeux, le sourire sur vos lèvres, n'est-ce pas toute ma joie, ô ma charmante fée!... A quelle heure me permettrez-vous de venir vous voir?... »

Fulvie, hors d'elle-même, peu habituée à

souffrir, excitée par une nuit fiévreuse, répondit en toute hâte à Ryno :

« Venez à l'instant, venez Ryno. »

Une heure après, le comte de Challes écoutait, en jouant avec ses breloques, les récriminations passionnées de Fulvie. — Ce singulier rôle de confident lui plaisait, amusait son imagination, et l'animation de Fulvie, sa colère, son désordre la rendaient mille fois plus aimable à ses yeux.

— Dites-moi, Ryno, disait-elle dans sa rage d'exhaler sa douleur, n'est-ce pas injuste et cruel?... Me quitter sans me dire un mot, sans me laisser le temps de me justifier. — Lorsque j'étais prête à tout lui avouer, me faire platement tomber dans un mensonge vulgaire, et s'en aller ensuite le mépris dans les yeux... Mais il ne m'a donc jamais aimée?... Son amour, Ryno, n'était

que de la vanité, je le vois bien maintenant. — Il aura su par un de ses amis que j'étais au théâtre avec vous, et son amour-propre aura été blessé à mort. — On aura soupçonné la maîtresse de Daniel, s'écria-t-elle avec une moqueuse emphase... Ce seul doute ne suffit-il pas pour s'éloigner à jamais?... Ah! Ryno, vous auriez eu plus d'amour, ajouta-t-elle en pleurant.

— Voyons, mon enfant, dit le comte de Challes en prenant les mains brûlantes de la folle jeune femme, calmez-vous : Daniel vous reviendra plus amoureux que jamais. — Il craint le ridicule, je le vois bien ; mais que voulez-vous ? C'est un préjugé mesquin dont il ne saurait se défaire. — Il ne faut pas demander au canard sauvage le vol élevé de l'aigle des montagnes. — Ces gens-là ne

voient rien de haut; je vous l'avais dit : c'est honnête, mais c'est terre à terre. — Vous vous êtes embarquée dans une passion bourgeoise, ma pauvre Fulvie, vous, si élégante et si fière !... Il vous eût mieux valu ou un artiste ou un gentilhomme : c'est taillé en plein drap. — Ce sont de grandes natures, à la hauteur de la vôtre, ambitieuses, révoltées, mais puissantes et souveraines, capables de toutes les folies, et, ajouta-t-il avec une douceur extrême et des caresses dans la voix.... les excusant toutes.

Fulvie pleurait et ne répondait pas.

— Tenez, continua Ryno sur le même ton, je ne suis plus que votre ami, Fulvie ; mais mon amitié est encore plus ardente, plus folle, plus irréfléchie que le sage amour de votre amant. — Voyons, plutôt que de

vous voir pleurer ainsi, j'aimerais mieux l'aller chercher moi-même et le jeter à vos pieds. — Allons... allons ; faites le premier pas, ma fillette ; humiliez-vous. — Vous êtes bien altière, ma chère âme, et l'homme peut quelquefois se lasser de ces emportements irréfléchis. — Écrivez à Daniel. .

— Non, dit Fulvie : je ne veux pas faire d'avances.

— Alors, habillez-vous et sortez. — Je ne vous propose pas ma compagnie, mais si elle peut vous plaire, je suis tout à vous. — Disposez de moi. — Voulez-vous que je revienne ce soir?... Je vous apporterai le dernier roman de madame Sand : *le Marquis de Villemer* ; c'est ravissant.

— Mais si Daniel revient ! dit Fulvie avec un sourire.

— Alors, dit Ryno avec gaieté, les soins

du médecin deviennent inutiles, et je reste chez moi où il n'y a pas de maladie...

— Le docteur perd ses droits, dit Fulvie; je vous écrirai. — Vous êtes vraiment charmant, Ryno.

— Non, plus Ryno, dit en riant le comte de Challes : ce nom dit par vous me gêne dans ma nouvelle position, il me rappelle un passé trop près encore de nous. — Vous êtes malade, je suis votre médecin. — En santé, je vous laisse ; quand vous souffrez, j'accours. — Est-ce convenu ?

— Tope ! dit Fulvie en présentant sa jolie main. — Je vous savais beaucoup d'esprit....

— Un mot ce soir pour me dire votre état, reprit Ryno en se levant pour prendre congé.

— Oui ; dans tous les cas, dit Fulvie, dois-je l'adresser ?

— Au Club de la rue de Grammont ; je donnerai des ordres.

— Allons, adieu, dit-elle ; votre présence m'a fait du bien. — Je crois que décidément j'écrirai.

— C'est ma prescription. — La voulez-vous signée ?

— Non, cher docteur, j'ai bonne mémoire... A propos, comment vous appelez-vous ?...

— Le docteur Ambrosio, madame, dit M. de Challes en saluant Fulvie avec une gravité comique.





## XXVII

Le moral de Fulvie fut vivement remonté par cette visite. — Elle écrivit à Daniel, et sa lettre, que deux heures auparavant elle eût mouillée de larmes, fut presque froide, et demandait justice plutôt que pardon. — La réponse ne vint pas. — Et lorsque Fulvie impatiente envoya vers six heures chez son amant, son vieux valet de chambre

répon dit à Anna que monsieur était parti pour la campagne.

Lorsque Anna rapporta à sa maîtresse la réponse de Justin, Fulvie brisa avec colère le bracelet qu'elle achevait d'agrafer à son bras.

— Il est parti, dit-elle... sans laisser de lettres pour moi?... Sait-on pour combien de temps?... Où est-il?... Parlez, Anna !

Ces questions multipliées n'embarrassèrent pas la femme de chambre....

— Madame, dit-elle, M. Daniel a reçu à une heure la lettre de madame. A deux heures, monsieur a demandé ses chevaux et s'est fait conduire à la gare Saint-Lazare. On pense qu'il sera de retour ce soir ou demain matin, car il n'a pas laissé d'ordres.

— C'est bien, Anna, dit Fulvie, vous pouvez vous retirer.

S'il y a au monde une chose qui puisse irriter une femme nerveuse, c'est de voir la tranquillité et le calme exister chez l'homme qui l'a blessée. Ce départ pour la campagne n'annonçait pas une agitation extrême, une de ces douleurs horribles dans lesquelles Fulvie eût aimé à voir Daniel. — Il indiquait tout au plus le besoin d'une distraction légère, et chacun sait que celui qui cherche l'oubli de son mal est bien près de la guérison.

— Eh bien ! dit Fulvie, je ne serai ni moins fière ni moins indifférente que lui.....

Et elle sonna de nouveau sa femme de chambre pour l'habiller.

Par un billet aimable, elle invita Ryno à

venir prendre le thé : « Non pas comme médecin, disait-elle : je suis guérie ; mais comme un ami dont la présence est désirée. »

— Hélène n'était pas là pour opposer sa jeune sagesse à tous ces emportements. — Fulvie allait, venait, comme un navire démâté, voulant et ne voulant pas ; en proie à la douleur, à la colère, à l'amour ; mais dominée sur toutes choses par la crainte et l'espoir de voir tout à coup Daniel arriver.

Si Fulvie soignait sa toilette et mettait cette robe gris-perle qui lui allait si bien, si elle écrivait à Ryno, si elle jetait sur la glace de fréquents coups d'œil, c'était afin que l'heure hâtât son cours, c'était pour dévorer l'espace qui la séparait du lendemain où Daniel pouvait revenir !... Qui de nous n'a connu cette fiévreuse inquiétude, ces palpitantes anxiétés, ces terribles incerti-

tudes qui remplissent si cruellement les heures de l'attente?... Qui ne sait que, pour précipiter ce temps formidable, on donnerait un verre de son sang, des années de sa vie?... La terreur des premières souffrances est si naturelle, qu'il n'est pas de remèdes qu'on ne soit prêt à employer pour en calmer la sauvage âpreté. Fulvie prévoyait avec effroi cette longue nuit qui se déroulait devant elle avec ses pâles insomnies et ses navrantes appréhensions. — Elle frémissait à l'idée des tristes heures qui l'attendaient, et dont aucune ne sonnerait peut-être le retour de Daniel.

Au moment où Fulvie achevait d'écrire sa lettre à Ryno, et comme elle rejetait loin d'elle la plume, la porte de sa chambre s'ouvrit avec quelque violence, et Daniel se montra sur le seuil.

— Je ne vous attendais pas, dit-elle.

— Je ne pensais pas revenir non plus, dit le jeune homme d'une voix brisée et comme se parlant à lui-même ; mais je n'ai pu lutter contre mon propre cœur.... Qui pourrait être victorieux contre vous, Fulvie?... Ne cherchez pas en vous-même une excuse à la faute dont vous vous êtes rendue coupable : vous êtes pardonnée !

— O Daniel ! s'écria Fulvie en se jetant dans ses bras !

La chambre, tendue de rouge, éclairée faiblement par une seule lampe, était propre aux émotions profondes : elle semblait muette comme un tombeau.

— Je t'aime, lui dit Daniel, je t'aime avec passion. — Tu es folle, tu es étourdie, tu es légère, mais tu jettes à pleines mains l'amour dans mon cœur. — J'aurai

désormais tant de tendresse et de dévouement, que tu te confieras à moi et que rien de ta vie ne me sera étranger. — Je crois en toi, et mes jours, pour aussi nombreux qu'ils me soient comptés, ne pourront suffire à te faire comprendre l'étendue de ma passion... Mon amour jaillira sur toi comme aux plus chaudes journées de l'été les rayons du soleil dévorent la terre et l'embrasent.... Tu vivras sous ce feu éternel, ô ma chère maîtresse! ô ma seule aimée!

— Écoute, dit Fulvie avec résolution, écoute-moi Daniel... Je ne peux accepter tes paroles avant que tu ne saches tout. — Mon cœur les repousse, ces témoignages de ton amour, parce que je suis plus coupable que tu ne le crois.

— Fulvie! s'écria Daniel avec vivacité; parle... parle, terrible enfant!



La jeune femme fut sincère et lui raconta avec simplicité sa rencontre avec Ryno, l'espèce de mauvais ascendant qu'il exerçait encore sur elle, sa visite du matin, celle qu'il devait faire ce même soir. — Elle lui dit ses retours vers son passé orageux, ses inquiétudes, son désespoir, son attente mortelle...

Daniel, qui pendant ce récit avait changé plusieurs fois de couleur, la baisa au front lorsqu'elle eut fini de parler, et tandis qu'elle levait vers lui ses beaux yeux timides :

— Il te sera beaucoup pardonné, dit-il avec un sourire attendri.

— Parce que je t'adore, répondit-elle sur le même ton.

## XXVIII

Lorsque Ryno, qui n'avait pas reçu de lettre, se présenta vers dix heures chez Fulvie, miss Anna dit d'un air contraint que sa maîtresse ne recevait pas. — Une pièce d'or glissée adroitement dans le tablier de la rusée soubrette la rendit bientôt plus confiante, et Ryno apprit de sa bouche le retour de Daniel. — Il mordit

ses lèvres pâles avec dépit et sortit de l'appartement en murmurant :

— Les choses raccommodées se cassent toujours au même endroit. — Attendons, la partie est remise.

Il connaissait bien les femmes, celui qui a dit d'elles qu'elles étaient fortes contre la douleur et faibles contre le plaisir. — Le comte de Challes savait Fulvie par cœur et désespérait moins que jamais de reconquérir cette belle infidèle.

— Oh! si elle peut s'ennuyer, disait-il, c'est alors que le docteur Ambrosio reviendra et sera sûr de son succès.— Fulvie aime les choses difficiles, et n'était si désespérée que parce que Daniel échappait à sa puissance. — S'il fût resté huit jours absent au lieu de quelques heures, j'eusse été inquiet, car elle l'eût infailliblement adoré.

— Mais la coquette sent bien maintenant qu'elle le tient, et les premiers enivremens de la réconciliation passés, elle se lassera de sa conquête facile et s'ennuiera de n'avoir rien à faire pour la conserver; c'est un foyer auquel il faut toujours quelque aliment. — Daniel voudra éteindre ce feu qui brûle en elle, au lieu d'y jeter sans cesse du bois nouveau. — Ce sera une faute, et je suis là pour en profiter.

Mais Ryno calculait comme un homme maître de son cœur; tandis que c'étaient ses passions qui le dominaient indomptablement. — Ah! s'il s'était agi d'une lutte pour le pouvoir, d'une lutte avec les hommes, il eût réussi, car, je vous l'ai dit, c'était un homme d'une trempe peu commune.

Lorsque l'occasion ne s'offre pas assez vite, il est naturel de chercher à la faire

naitre. Le comte de Challes se mit à rêver, pour brouiller les deux amants, à un moyen qui se présenta aisément à son esprit fertile en expédients.

## XXIX

Ryno laissa passer huit jours sans aller chez Fulvie. — Mais ce temps écoulé il fit guetter l'heure où Daniel n'y était pas et se présenta chez elle. — Son air sérieux, presque solennel, surprit Fulvie, et elle se hâta de lui en demander l'explication : un secret pressentiment l'avertissait que l'heure du danger était venue.

— Fulvie, dit Ryno, croyez-vous à mon affection pour vous?

— Oui, répondit-elle...

— Et cependant, ma pauvre enfant, reprit-il avec une hypocrite douceur, je ne vous en ai donné guère de preuves.... Je devais vous défendre, vous protéger, vous guider... Votre réputation était la mienne, votre honneur devait m'être cher, et j'ai sacrifié l'un et l'autre, non à la vanité, mais au caprice. — Avant toutes choses, avant de commencer un entretien sérieux, dites-moi, Fulvie, que vous ne m'en voulez pas.

— Non, dit-elle très-étonnée de ce début et ne voyant guère où tout cet étalage de sentiments allait la mener.

— Merci, reprit Ryno avec une émotion bien jouée. (Je vous l'ai dit, c'était un grand

comédien.) Eh bien! mon enfant, ces biens précieux que j'ai si follement gaspillés et que vous m'avez livrés avec tant de confiance, je puis vous les rendre plus brillants, plus éclatants que jamais!...

Ici, il fit une pause.

Fulvie essayait d'entrevoir son but...

— Elle était mal à l'aise, et sentait instinctivement toute la fausseté de ce préambule.

— Vous êtes-vous jamais demandé, ma chère petite, quelle existence serait la vôtre lorsque votre beauté serait flétrie et votre jeunesse envolée?... Les amours s'enfuient vite sur l'aile du temps et ne laissent après eux que des souvenirs mêlés d'amers regrets... La solitude, inévitable punition des femmes qui ont mal dépensé leur vie, vous enveloppera de son at-



mosphère glacée, si vous n'y prenez garde avant l'heure redoutable. — Vous allez avoir trente ans. — C'est l'âge où il faut se décider définitivement. — Voulez-vous être une de ces femmes qui prolongent leur jeunesse au delà de ses limites et luttent encore avec des efforts mal déguisés pour la conquête d'un amant?

— Rassurez-vous, dit Fulvie, je quitterai le bal avant que le lustre ne soit éteint.

— Bien! Mais quelle femme sera assez franche pour vous raconter les tristesses de la vie qui vous attend?...

— Je les pressens bien et ne m'en effraie pas.

— Vous ne croyez pas, n'est-ce pas, que Daniel vivra éternellement près de vous? Le jour n'est pas loin où les siens

vont s'inquiéter, ou sa famille le réclamera et vous l'arrachera... Vous êtes noble et fière, vous le rendrez généreusement; mais vous ne serez plus assez forte, assez jeune pour commencer une liaison nouvelle. — Votre âme sera pleine de dégoûts, et l'épreuve qui ne se termine pas commencera dès lors.

— Eh bien ! que voulez-vous que j'y fasse ? Puis-je changer ma destinée, et que me voulez-vous, prophète de malheur ?...

— Je veux vous sauver. — Il en est temps encore. — Jamais vous ne fûtes plus belle, Fulvie ! Jamais votre grâce n'a été plus séduisante ! — Eh bien ! cette grâce et cette beauté ont ravi — qui oserait s'en étonner ? — un des hommes les plus considérables de l'Allemagne. — Son nom est des plus illustres, et il est assez riche pour en

soutenir l'éclat. — Dites-moi, mon enfant, voulez-vous abandonner la bohème élégante dans laquelle vous vivez? Voulez-vous devenir une sage, une honnête femme?... Voulez-vous être l'égale des plus grandes dames? Dites un mot, et ce soir je vous présente le prince Rupert de \*\*\*.

— O mon Dieu! s'écria Fulvie, stupéfaite de cette conclusion, vous voulez que je me marie, Ryno!...

— Quoi d'étonnant?... N'est-ce pas le port où il faut que chacun arrive? N'est-ce pas là encore que votre âme trouvera les plus pures satisfactions?...

— Tenez, Ryno, je ne sais quel est votre dessein, dit Fulvie en l'interrompant, mais je me sens douloureusement impressionnée. Sans doute votre but est louable et vos paroles sont sages, mais j'y sens comme un

piège et je m'agite à le chercher et à le trouver.

— Chère enfant, que votre cœur renaisse à la foi..... comme vous allez renaître vous-même à une autre existence... Princesse ! songez-y, mignonne, vous serez princesse !... Comme vous serez belle et fière, et que ce titre vous ira bien !..... Vous daignerez m'admettre à vos nobles soirées, n'est-ce pas, madame ? ajouta le comte de Challes, en baisant la main de Fulvie avec sa grâce douceuse.

— Allons, allons, dit la jeune femme, c'est assez jouer, mon cher Ryno ; ceci est une mauvaise plaisanterie où je me suis laissé prendre. — Vous avez toujours eu beaucoup d'esprit, monsieur le comte.

— Mais je vous jure que c'est la vérité, Fulvie ! s'écria Ryno.

— Bien vrai ?

— Sur ma parole de gentilhomme.

— Eh bien ! je refuse, Ryno, dit Fulvie avec fermeté.

— Et pourquoi cela, ma chère ? demanda M. de Challes, dont les yeux gris lancèrent un éclair.

— Parce que...

— Comment, parce que ?

— C'est la meilleure raison des femmes, continua Fulvie d'un ton calme.

— Et si je vous en demande une autre ?

— Eh bien ! je vous dirai que je ne connais pas votre prince, que son titre ne m'éblouit pas, que je ne veux pas me marier, que si je dois être malheureuse, j'aime encore mieux aller cacher ma douleur que de la traîner sous un manteau de cour ; enfin que.....

— Achevez, dit Ryno.

— Que j'aime Daniel, et que je ne veux pas le quitter.

— Ah ! voilà la vraie raison, s'écria Ryno ! voilà la bonne ; je savais bien qu'elle viendrait la dernière. — Eh bien ! ma chère, il y a un moyen de tout arranger, votre amour et le soin de votre avenir.

— Et lequel?...

— Epousez Daniel, dit tranquillement Ryno en croisant l'une sur l'autre ses jambes de cerf.



### XXX

— Vous rêvez, répondit Fulvie en haussant les épaules, vous savez bien que ce n'est pas une chose possible.

— Et pourquoi pas, s'il vous plait ? demanda Ryno. Lorsqu'un grand seigneur se trouve honoré d'obtenir votre main, monsieur Daniel n'importe quoi refuserait-il par orgueil de vous donner son nom ?...

— Alors même que cette pensée lui



serait venue, mon passé est là pour me défendre d'accepter, dit Fulvie avec un accent de tristesse résignée.

— Mais si le prince Rupert l'accepte, pourquoi ce monsieur ne l'accepterait-il pas aussi?... L'un vous aime donc plus que l'autre?

— Je ne connais pas le prince, dit Fulvie, et je ne saurais rien dire à son sujet. Je ne peux ni approuver ni désapprouver sa conduite, ne pouvant deviner quel mobile ou quel sentiment le pousse...; mais voulez-vous ma pensée entière, Ryno?... Eh bien, je trouverais plus noble le refus de Daniel que l'acceptation du gentilhomme.

— Vous êtes une folle, s'écria le comte de Challes avec violence, et il est impossible de faire avec vous le moindre raisonnement.... De deux choses l'une : ou Daniel

vous aime, ou il ne vous aime pas. —  
Connaissez-vous une autre hypothèse?...

— Non, dit Fulvie, et je maintiens la  
première.

— Soit ; il vous aime. — Eh bien, un ma-  
riage inespéré vous enlève à cette classe de  
femmes mariées sans maris, classe calom-  
niée, classe mixte, en proie à toutes les  
méchancetés du monde, jalousée par les  
uns, méprisée par les autres, classe dans  
laquelle la vertu même serait suspecte et se  
flétrirait de quelque étrange nom. — Milieu  
dans lequel vous avez souffert, mais où vous  
avez été forcée de vivre.... et d'où le plus  
heureux hasard veut vous enlever. — Si  
votre amant vous aime, il comprendra que  
vous faites un de ces sacrifices qui noient  
le passé d'une femme, le purifient, et font  
qu'un honnête homme ne peut le payer que

par l'offre d'une position, sinon égale, au moins aussi équivalente que possible. Est-ce vrai, cela?...

— Continuez, dit Fulvie.

— Vous convenez que j'ai raison : ceci ne peut souffrir un doute. — Mais si Daniel ne vous aime pas, ou il vous dira d'épouser le prince Rupert, ou il vous gardera pour maîtresse, en vous vantant les charmes d'une union mystérieuse et libre ; union qu'un caprice a formée et qu'un nouveau caprice dénouera demain ; union qui prendra vos dernières belles années, et vous laissera seule, sur le bord d'une vieille hâtée par les soucis et les précoces chagrins... Voyons, Fulvie, faites un appel courageux à votre raison, et dites-moi si je n'ai pas parlé le langage éclairé d'une sage affection....

— Mentor n'eût pas mieux dit, répondit Fulvie, et le journal le plus moral ne désavouerait pas cet article.

— Ah ! vous me désespérez ! s'écria Ryno en marchant à grands pas dans la chambre ; vous lasserez aussi mon amitié comme vous avez lassé mon amour, mais je vous sauverai malgré vous et aussi peut-être malgré lui... Savez-vous ce que je crois, Fulvie ? dit-il en la regardant avec une malice infernale, c'est que vous n'oseriez jamais dire à Daniel de vous épouser, parce que vous êtes sûre d'avance d'éprouver le plus humiliant refus !... Avouez donc qu'il vous traite comme une fille banale destinée à lui faire attendre patiemment quelque riche héritière qu'il convoite, et ne venez plus, au nom du ciel, me parler de son amour et de son respect pour une femme

avec laquelle, peut-être, il n'oserait se montrer en public!...

A cette sanglante apostrophe, Fulvie pâlit affreusement. — Elle appuya sa main sur son cœur, et se pencha en arrière comme si elle allait tomber... Ryno s'élança vers elle.

— Ne me touchez pas! s'écria-t-elle d'une voix tremblante... Ne me touchez pas; vous êtes l'esprit du mal... Allez-vous-en... ne me tentez pas...

— Calmez-vous, dit Ryno effrayé de l'agitation de Fulvie qui, renversée sur le canapé, étouffait des sanglots convulsifs. — Si vous êtes trop agitée, nous reprendrons plus tard cet entretien; mais auparavant, avouez-moi que j'ai deviné juste... et je vous laisse libre ensuite, ajouta-t-il, en voyant Fulvie se lever subitement les

traits bouleversés, et tordre dans ses mains crispées ses grands cheveux dénoués.

— J'avoue tout, dit la jeune femme les dents serrées et respirant à peine.....; mais laissez-moi!...

— Quoi ! qu'avouez-vous ? — Que Daniel ne veut pas de vous ? continua l'implacable Ryno.

— Oui, dit Fulvie d'une voix mourante en retombant sur les coussins.

— Et vous êtes assez lâche pour refuser le prince pour lui ! s'écria Ryno emporté par la colère. Mais quel démon vous possède, ô folle et stupide créature, qui vous êtes laissée séduire par de grands mots d'honnêteté, de devoir, de sentiment, et qui ne vous apercevez pas qu'on vous bafoue et qu'on se rit de vous ?... Où est la ligne droite, Fulvie ?... Et quel est

celui, dites-moi, de Daniel ou de Ryno, qui parle le plus sage langage?

Fulvie s'était un peu calmée. — A l'agitation extrême des traits, une sorte de calme sévère avait succédé. — Au lieu de répondre à Ryno, elle se leva et marcha vers la porte sans le regarder; mais le comte de Challes l'arrêta par le bras...

— Une réponse? dit-il.

— Vous la voulez? demanda-t-elle froidement.

— Je l'attends.

— O Dieu! s'écria-t-elle en fixant sur Ryno ses yeux où se peignait une profonde amertume, vous m'avez perdue, vous qui pouviez me sauver, je suis à jamais au fond de l'abîme où son cruel amour m'a jetée! Qui voulez-vous qui m'épouse maintenant! Je suis marquée d'un signe

fatal, et moi-même je ne pourrais sans rougir donner ma main à un honnête homme, quand je songerais à cette fièvre mauvaise, à cette agitation malsaine que vous aviez allumée en moi. — J'ai dit... Adieu, Ryno.

Et pâle, courroucée, elle quitte l'appartement, laissant Ryno confondu.





## XXXI

A la suite de cette scène, Fulvie eut une crise nerveuse qui dura assez longtemps pour inquiéter le docteur mandé sur-le-champ. — En arrivant le soir chez sa maîtresse, Daniel trouva la maison bouleversée par l'état vraiment alarmant de la jeune femme : une fièvre violente se déclara pendant la nuit et ne céda que quelques jours après. Daniel ne quitta guère le chevet de Fulvie qui tantôt le comblait de caresses

et d'autres fois le repoussait avec horreur. — Le comte de Challes vint régulièrement prendre de ses nouvelles, s' alarma plus qu'il n'était prudent de le faire, alla voir le docteur et donna tous les signes de la plus profonde douleur. Dans cette âme singulière il se fit un travail inattendu ; il vit clair dans le cœur de Fulvie et comprit pour la première fois qu'il ne pourrait jamais triompher des obstacles qui le séparaient d'elle ; il vit bien que sa pauvre amie aspirait au port, et lui, ne s'appartenant qu'à moitié, n'avait que des orages à lui offrir ; alors, de même qu'il avait employé toute sa volonté contre les résistances de Fulvie, il tourna cette même volonté contre lui-même. Nul ne peut redire les angoisses de cette lutte et les muettes agonies de son renoncement ; mais il triompha

de son cœur et sortit de cette épreuve ayant une amitié vive et désintéressée pour cette même femme qu'il avait aimée d'un amour poussé jusqu'à la haine, et dès lors il se proposa de travailler au bonheur de Fulvie et mit à poursuivre son œuvre cette énergie qu'il mettait à toute chose.

Cependant la force et la jeunesse de Fulvie triomphèrent du mal, et sa convalescence permit enfin à Daniel de questionner sa maîtresse sur la cause de cette violente surexcitation; car le docteur n'avait pas caché que c'était à une émotion terrible que la jeune femme avait succombé. — Mais Fulvie demeura impénétrable, et n'attribua qu'à une disposition tout à fait physique le singulier état de ses nerfs.

Quoique Fulvie eût repris sa vie habituelle et ne se plaignit d'aucun malaise, sa

gaité n'était pas revenue : une sombre tristesse, une préoccupation ardente se lisaient dans ses yeux largement cernés. — Tout ce qui pour elle autrefois était attrayant n'avait plus de charmes. Elle s'enfermait de longues heures dans sa chambre, restait étendue sur ses coussins, pâle, muette, inanimée, sans que rien pût la distraire de son effrayant mutisme ; les efforts réitérés de Daniel n'amenèrent aucun résultat. — Hélène, avertie de cette étrange disposition, accourut près de sa sœur. — Le docteur conseilla un voyage ; mais Fulvie déclara ne pas vouloir quitter Paris ; elle sembla, pour la première fois depuis sa maladie, s'apercevoir du changement survenu en elle, et s'irrita des tendres attentions dont elle était entourée.

— Laissez-moi seule, disait-elle avec une

nerveuse impatience. — Ne me forcez pas à vivre, vous me faites un mal cruel en croyant me rendre à la santé. — *Je vis comme intérieurement*, et chaque fois que vous me rappelez que je suis de ce monde, et que vous voulez me faire partager vos plaisirs qui furent aussi les miens, vous m'arrachez à une autre existence; l'effort que je fais pour vous suivre me cause une douleur véritable et d'insurmontables dégoûts.

L'anniversaire de sa naissance arriva; c'était autrefois un grand jour de fête. — Hélène et Daniel espérèrent que les nombreux témoignages d'affection et d'intérêt qu'elle allait recevoir amèneraient une heureuse réaction. — Mais les fleurs les plus rares, les cadeaux les plus charmants se succédèrent sans attirer son sourire ou même son regard. — Le bouquet de Ryno

fixa seul un instant son attention : c'étaient des bruyères du Cap, de la plus grande beauté, mêlées à des roses blanches.

— Tiens, dit-elle, en le jetant sur les genoux de sa sœur, cherche bien, et sous ces fleurs superbes, tu trouveras le serpent. Oh! il y est... je le sens, ajouta-t-elle en portant la main à son cœur avec une sorte d'égarement.

— Que veux-tu dire ? demanda Hélène tout effrayée de sa pâleur...

Fulvie reprit le bouquet avec vivacité, et par un mouvement violent en brisa le lien. — Les fleurs s'éparpillèrent sur les plis de sa robe blanche ; une petite boîte de velours bleu tomba du milieu du bouquet. Elle l'ouvrit et y trouva un anneau orné d'un diamant superbe. — Sur l'or mat du bijou, quelques caractères étaient gravés. —

Hélène se rapprocha de la fenêtre pour les déchiffrer, tandis que Fulvie était retombée dans sa léthargie.

— Oh ! s'écria-t-elle ; tiens, cette fois-ci, le conseil est bon, ma sœur !... Regarde, ajouta-t-elle en lui montrant ces mots tracés autour de la bague :

*Souviens-toi de vivre !*

C'est-à-dire , souviens-toi d'être belle, d'être gaie, d'être heureuse, d'être aimée.

— O Dieu ! dit Fulvie, il sait pourtant bien qu'il m'a tuée !... Souviens-toi de vivre, c'est-à-dire souviens-toi que ta vie est brisée, que tu as gaspillé follement ton saint héritage. Souviens-toi que ceux dont tu aurais dû être l'orgueil et la joie te regardent aujourd'hui avec mépris. Souviens-toi que tu n'as ni enfants pour garder ta maison



joyeuse, ni mari pour la faire honorée. Souviens-toi que ton règne n'a qu'un jour, et que le soir s'avance ; que les ténèbres vont t'envelopper, que le froid va te saisir, et que ton foyer est vide et désert... Souviens-toi que ton amour est impie, que tout honnête homme doit s'en détourner. Souviens-toi que tu donneras en pure perte le sang de ton cœur, qu'en vain tu seras grande, généreuse. — Ces vertus ne t'appartiennent pas. — Tu n'as droit ni au respect, ni à l'estime, ni à l'amour!... Les mères redouteront pour leurs fils...

— Vierge sainte ! s'écria Hélène au comble de la douleur, en tenant dans ses bras Fulvie pâle et comme égarée... quelle est cette folie?... quel démon trouble ainsi ton esprit?... Reviens à toi, ma bien-aimée.. c'est ton Hélène, c'est ta sœur qui t'en con-

jure, au nom de notre enfance isolée, de nos malheurs, de notre pauvre mère morte!...

— Ah! je vis avec un poignard dans le cœur, dit Fulvie en se jetant dans les bras d'Hélène, et chaque mouvement le fait s'enfoncer plus avant dans la plaie!...



## XXXII

Ryno avait fait preuve d'une sagacité peu commune et d'une connaissance approfondie de l'âme de Fulvie, en lui parlant de son mariage et en le lui faisant entrevoir comme la preuve de l'amour de son amant ; mais Fulvie, dans son amertume, accusait Ryno plus qu'il ne le méritait. Sans doute sa première idée avait été d'imposer à Daniel une épreuve à laquelle il succomberait.

Il croyait bien qu'un mariage était impossible, que les parents de Daniel s'y opposeraient sévèrement, et que le jeune homme avait pour eux trop de respect et d'amour pour les affliger ainsi. — D'un autre côté, la haute délicatesse, la noble fierté de Fulvie ne lui eussent pas permis d'entrer de force dans une famille dont personne plus qu'elle n'estimait la vertu... Mais peu à peu il s'accoutuma, comme nous l'avons dit, à cette idée; il se résigna à abandonner Fulvie, non à un rival, mais à une position honorable où elle trouverait un bonheur que lui-même ne pouvait lui offrir. — Et comme un sacrifice a toujours quelque chose en lui de purifiant, Ryno s'était petit à petit dépouillé de son égoïsme, et son amour pour Fulvie s'étant changé insensiblement en une amitié ardente, il finit par faire un but

désiré et fermement suivi de ce qui avait commencé par être un moyen. Mais Ryno avait dépassé le but : on ne savait jamais bien où s'arrêterait Fulvie, et cette fois-ci le torrent avait débordé, entraînant tout sur son passage. Il était en vérité parvenu à ôter à Daniel ce charme ravissant d'une passion que rien n'effraie, d'un amour prêt à briser tous les obstacles, à fouler tous les préjugés; mais il avait aussi introduit dans l'âme de Fulvie un découragement et un dégoût profonds. — Avec cette exagération passionnée qui était un des signes de son caractère, Fulvie se considérait maintenant comme morte, car elle ne sentait que des ruines autour d'elle. — Son amour pour Daniel était peut-être diminué. — Elle n'avait plus pour lui cette tendresse grave et douce qu'on a pour un être qui vous appar-

tient à jamais.—Elle sentait que le moment allait venir où il allait lui échapper. — Pour cette âme fougueuse, dix ans et un jour avaient la même valeur, et du moment qu'une chose avait une fin probable, elle eût voulu en hâter le dénouement.

Ce n'était pas la première fois que Fulvie ressentait ces regrets déchirants d'une existence manquée. — Plus que personne elle était sujette à ce que Ryno appelait *des attaques de vertu*; mais jamais le retour n'avait été si profond, jamais la blessure si amère, jamais le remords si cuisant.—C'est que désormais elle se sentait trop lassée pour recommencer une existence nouvelle; elle avait été trop loin, la voyageuse légère, pour revenir sur ses pas. Une fatigue immense s'empara d'elle : sans force pour quitter le monde, sans goût pour y demeurer.

rer, elle se trouva dans la situation du voyageur égaré qui, las de chercher son chemin, se couche sur le bord de la route, attendant que la Providence lui envoie un secours qu'il n'a plus la force de demander.

— Quand je pense, disait-elle à Hélène, que j'aurais pu être comme toi, vivre tranquille dans ma maison, aimée et respectée de tous, — et que j'ai si follement dépensé ma vie...

— Que faire, répondit Hélène avec une douce tristesse, et à quoi bon parler d'un passé qui ne nous appartient plus? Il te reste une sœur qui t'aime et mes enfants...

— Oui, je le sais; mais chacun est né pour être à son tour souche de famille. — Je suis un rameau stérile... et Dieu a bien fait de me refuser des enfants : je n'ai pas mérité le saint honneur d'en avoir... Ah! si je pou-



vais mettre un bandeau sur mes yeux — et m'enivrer assez à la coupe de la vie pour pouvoir sans dégoût assister jusqu'à la fin du festin ! Mais l'ennui et la satiété ont remplacé l'ivresse des premières heures... Je n'aperçois partout que l'égoïsme et la lâcheté. — Ah ! que j'ai échangé d'or pur dans ma vie contre de la fausse monnaie!..

Mais pourquoi ai-je une si triste expérience ? — O sainte bohème ! O folle insouciance ! vous étiez les filles riantes et aimées de ma jeunesse ! Soyez bénies, vous que je retrouve en regardant en arrière, chères compagnes de mes mauvais beaux jours ! — Hélas ! j'ai vieilli. — Mon pied autrefois si agile serait lent à vous suivre, ô mes légères amies, sur les routes escarpées où vous exécutez vos danses périlleuses !... Mais c'est avec regret que je me

rappelle nos courses insensées et notre union intime... nos longues espérances et nos chagrins d'un jour!... O ma jeunesse! je me suis attachée longtemps à toi! Je t'ai gardée autant que je l'ai pu dans mon cœur et sur mes lèvres... Est-ce bien vrai que tu m'as quittée à jamais, divine déesse, ou caches-tu ta présence sous les pampres encore verts de mon été?... Crois-tu que je ne puisse désormais ni aimer ni souffrir, et que ce dégoût profond, cet immense ennui, cette fatigue implacable qui me possèdent soient vraiment le signe de ta mort prochaine!...

Ainsi son âme s'envolait vers de lointains souvenirs... et l'ombre de Ryno passait dans ses rêves... Le présent s'effaçait et le passé revêtait une forme vivante, et elle s'attachait avec une douloureuse ardeur à des images enfuies et troublées.

Daniel, qui était entré sur ces derniers mots, courut vers Fulvie dont une rougeur fiévreuse augmentait encore l'éclat et la beauté.

— Que parlez-vous de mort, d'ennui, de fatigue, ma chère âme ? lui dit-il avec tendresse... N'êtes-vous pas la seule belle, la seule aimée, la plus parfaite des femmes, si un grain de bon sens pouvait entrer dans cette folle tête ! Ne savez-vous pas combien nous affligent votre tristesse et votre abattement ? Nous serions bien heureux, Fulvie, si nous pouvions, votre sœur et moi, vous ramener à un état plus digne de votre âme généreuse !

— Que voulez-vous dire, Daniel, par ces derniers mots ?

— Que lorsqu'on se sait l'idole d'un homme, on ne brise pas son cœur parce

qu'on a tout simplement mal aux nerfs. — Si vous avez un chagrin, j'ai droit à votre confiance; vous devez m'en faire part, et si je ne puis le soulager, au moins m'associerai-je avec amour à votre douleur. — Mais si cette sombre tristesse n'est que le résultat d'un esprit frivole, inoccupé, je vous le répète, Fulvie, il est mal à vous d'inquiéter ceux qui, au prix de leur sang, voudraient vous épargner un ennui.

—Le grand mal, répondit Fulvie, quand vous souffririez un peu; je souffre bien, moi...

—Est-ce par ma faute? demanda Daniel.

—Qui le sait! dit-elle.

—Vous, — et si vous m'aimez, Fulvie, vous me direz le fond de votre cœur.

—Quel droit avez-vous d'y pénétrer? dit Fulvie en se soulevant sur ses coussins. —

Comme un amant est toujours près d'être despote!

—Vous êtes malade, reprit Daniel avec une extrême patience, et vous m'inspirez, ma pauvre enfant, une grande pitié.—Il faut bien souffrir, en effet, pour être si cruelle!

—Vous dites que vous m'aimez, n'est-ce pas, Daniel? demanda Fulvie après quelques moments de silence.—M'aimerez-vous longtemps?...

—Je le crois, répondit Daniel avec un accent sincère, en se rapprochant d'elle et en baisant ses petites mains brûlantes.

—Vous êtes trop franc et trop loyal pour me répondre par le mot des amants : *Toujours*.

—Toujours est un mot qui ne signifie plus rien, dit Daniel; on en a abusé étrangement.

— Lorsqu'on aime avec passion, dit Fulvie, c'est le mot que l'on emploie le plus; mais vous n'entendez rien à l'amour, Daniel.

— Je n'en ai point fait une étude, dit-il, et je ne saurais dire ce qu'il est; mais aussi vrai que j'existe, je sais que je vous aime!...

— Oh! oui, d'une petite affection bien tranquille, bien calme!

— Vous avez été habituée peut-être à de grandes phrases qui ne prouvaient rien. Celui qui aime le plus profondément n'est pas toujours le plus éloquent. Vous savez cela, Fulvie?

— Mais il doit le prouver, n'est-ce pas? dit-elle avec amertume; ou bien faut-il être avare d'actes comme de paroles?

— Non, non; et si vous doutez de moi,

Fulvie, demandez-moi telle preuve d'amour qu'il vous plaira d'exiger.

Un éclair passa dans les yeux de Fulvie.

— Est-ce vrai, cela? dit-elle.

— Vous ai-je accoutumée à douter de mon dévouement? Voyons, parlez, Fulvie... Y a-t-il sur le sommet de l'Himalaya une fleur que vous désiriez? Faut-il aller en Chine vous chercher des porcelaines?

— Oh! vous raillez... vous raillez.

— Non, j'en atteste le ciel! et vous en aurez la preuve aussitôt que vous aurez parlé...

La poitrine de la jeune femme était oppressée, ses yeux extrêmement dilatés brillaient de mille feux. Il se passait en elle une lutte si visible, que Daniel surpris lui renouvela avec plus d'ardeur encore la promesse d'obéir aveuglément à ses ordres.

— Eh bien, dit Fulvie avec une résolution extrême, c'est une chose étrange que je vais vous demander, Daniel, — mais je vous aime, — je crains de vous perdre, et je veux vous attacher à moi à jamais.

— Eh bien? dit-il, la voyant s'arrêter, comme suffoquée et prête à expirer.

— Eh bien! je veux être votre femme, Daniel!





### XXXIII

— Est-ce vraiment cela, Fulvie? demanda Daniel en relevant la jeune femme presque évanouie; est-ce vraiment d'être ma femme que vous avez le désir?

— Oui, répondit-elle en évitant le regard de Daniel.

— Qui peut vous tenter dans cette union? dites-moi tout, je vous en prie, et ne vous offensez pas de mes questions. — Ce ne peut

être mon nom : il n'est ni brillant, ni célèbre, et ne vous ouvrira la porte d'aucun palais. Ma famille vit retirée, Fulvie, et ne peut offrir d'attraits à une brillante créature comme vous l'êtes.

— Je vous aime assez, Daniel, dit un peu aigrement Fulvie, croyant remarquer de l'hésitation en lui, pour vous épouser pour vous seul et pour la certitude que vous ne me quitterez jamais.

— Mais, dit Daniel, avez-vous réfléchi à la vie sérieuse qu'il vous faudra mener? Je ne peux vous offrir qu'une médiocrité dorée.

— Hésitez-vous? dit-elle avec hauteur.

— Voici ma main, Fulvie, dit Daniel avec une grande dignité; posez-y la vôtre : vous serez ma femme !

## XXXIV

La foudre tombant aux pieds de Fulvie l'eût moins surprise. — Dans sa première émotion, elle demeura sans paroles...

— Mais, dit-elle, comme en sortant d'un rêve, et votre mère, et votre père, Daniel?...

— Les obstacles qui se trouveront sur notre route me regarderont seul désormais, reprit Daniel d'un ton calme, et je vous prie,

mon enfant, de ne point vous en préoccuper. — Mais vous semblez bien étonnée, Fulvie... A quoi donc vous attendiez-vous?...

— Oh ! Daniel, Daniel ! s'écria-t-elle en tombant à ses pieds, je suis indigne de ton amour, de ton dévouement... Mais écoutez-moi : j'ai douté de toi, de ta bonté divine, de ta charité brûlante... Je ne me relèverai pas que tu ne m'aies pardonné ma folie !... Non, je ne serai pas ta femme, mon Daniel ; je n'ai pas mérité de l'être. — Je sais bien que j'en suis indigne, va !... Mais je voulais savoir si tu m'aimais assez pour me sacrifier ta vie... Je ne le croyais pas... Non, je jure Dieu que je ne le croyais pas ! Je n'eusse jamais tant espéré de ton amour !

— Quand je t'ai dit que ma vie t'appartenait, que croyais-tu donc, mon ange ? dit

Daniel en la faisant se rasseoir et quand son agitation se fut un peu calmée.

— Que sais-je? dit-elle avec son doux sourire.

— Vois-tu, Fulvie, reprit Daniel, je ne sais pas si jusqu'à ce jour tu m'as aimé comme je l'eusse désiré; mais je sais bien que si je te confie mon honneur, tu le garderas fidèlement. — Tu es sincère, tu es loyale. — A mon sens, ces deux qualités en valent bien d'autres qui t'ont manqué; et si ta tête est plus légère que la plume de ton chapeau, ton cœur est fidèle et vaillant. — Enfin, je t'aime, non pas comme un fou, mais comme un homme sage qui a découvert un trésor et qui veut le garder.

— Et moi, dit Fulvie, je n'ai pas besoin, pour t'adorer toute ma vie, d'en faire devant un prêtre le serment!... Je veux

bien m'enchaîner, mais je veux que tu restes libre. Je serai plus heureuse, Daniel, ajouta-t-elle, en voyant un geste de dénégation de son amant, je serai plus heureuse et plus sûre que ton amour n'est pas remplacé par l'inflexible devoir...

— Tu as voulu jouer, dit Daniel en souriant, mais l'oiseleur s'est pris au piège. — Je n'ai pas deux paroles, Fulvie : tu seras ma femme... ou tu ne m'aimes pas.

— Ne blasphème pas ! cria-t-elle en posant sa main sur les lèvres de Daniel.

## XXXV

Le printemps renaissait, et Fulvie ne se rétablissait pas; Hélène résolut d'emmener sa sœur au Colombier. — Daniel, préoccupé du soin de faire accepter à sa famille une union à laquelle Fulvie ne mettait plus d'obstacle, les engagea à partir et promit d'aller les rejoindre presque aussitôt après leur arrivée... La pâleur de sa maîtresse, une petite fièvre lente et de fré-



quents battements de cœur lui causaient parfois de graves inquiétudes. — Mais la jeunesse est prompte à se créer des illusions. — Cela se passera, disait-il, nous irons en Italie, et Fulvie retrouvera sur les rives charmantes du golfe napolitain sa santé d'autrefois.

Fulvie souriait, mais ne répondait pas.

Comme la veille de son départ on mettait des robes de couleur dans ses malles : — N'en ai-je pas de blanches ? dit-elle à miss Anna.

— Madame a ses peignoirs.

— Ce n'est pas assez élégant. — Mettez dans ma chapelière ma robe de mousseline garnie d'angleterre, Anna.

— Cette riche toilette pour la campagne ! s'écria la femme de chambre.

— Faites, faites, mon enfant. — Vous

verrez que j'avais raison, dit la jeune femme en se détournant pour cacher une larme qui glissait lentement le long de sa joue pâle.

Une sorte d'étouffement la prit, et comme son mouchoir était taché de sang et son visage livide :

— N'appellez pas, au nom du ciel ! dit-elle à Anna... ce n'est qu'une crise légère... il ne faut point inquiéter ma sœur.

Un domestique entra et demanda si madame pouvait recevoir le comte de Challes.

Fulvie eut un mouvement convulsif.

— Allons, dit-elle en se parlant à elle-même, il m'a aimée, je dois lui dire adieu.

Ryno poussa un cri en la voyant si changée.

— Le moment que vous m'aviez prédit est arrivé, dit-elle sans lui tendre la main.

— Je suis vicille, je suis laide ; mais il me reste une consolation.

— Laquelle ? dit Ryno.

— C'est que je meurs, répondit-elle à voix basse.

— D'où souffrez-vous, Fulvie ?... Qu'avez-vous ?... Je ne veux pas que vous mouriez, s'écria Ryno avec un accent sincère d'amour et d'épouvante ! Que dit le médecin ?... Quel est votre mal ?...

Et il s'arrachait les cheveux et couvrait de pleurs les mains de Fulvie.

— Ryno, dit-elle avec une douce pitié, j'ai été dure, j'ai été mauvaise, me le pardonnez-vous ?.. Dans notre dernière scène, je vous ai outragé...

— Oh ! est-ce que je m'en souviens ?

s'écria-t-il avec désespoir... N'avez-vous pas le droit de tout dire? Mais, Fulvie, n'y a-t-il pas de remède? Il y en a, j'en suis sûr. — Nous vous sauverons, mon enfant, nous vous sauverons.

— Et si je ne veux pas être sauvée! dit-elle avec force!

Les yeux de Ryno s'ouvrirent démesurément.

— Et s'il me plaît de mourir belle, encore heureuse, encore aimée!

— Ah! vous voulez vous tuer?...

— Je ne veux que ce que Dieu veut, mon pauvre Ryno, dit-elle : je suis condamnée depuis longtemps, mais je ne le savais pas moi-même. Vous me demandez où est mon mal? Il est ici, dit-elle en portant la main à son cœur..., et pourtant, si je pouvais vivre deux mois encore, je serais la femme de

Daniel, Ryno, et je pourrais mourir en pensant que les regrets lui sont permis et que nul ne s'étonnera de ses vêtements de deuil.

Hélène entra.

— Il paraît, dit-elle, que tu as de grands projets pour la campagne : une robe de l'Inde garnie d'angleterre, une vraie robe de la Compagnie orientale!... Une vapeur tissée ! Tu laisseras ta belle toilette aux huissons, ma chérie.

— Oh ! non, dit Fulvie en lançant à Ryno un regard qui le fit tressaillir : je ne la mettrai que pour une seule occasion.

— Et laquelle ? demanda Hélène, qui rangeait des gants dans une boîte...

— C'est mon secret, répondit Fulvie en souriant finement.

Ryno se retira en demandant la permission de venir prendre congé le lendemain. Fulvie prévoyante désira partir le même soir.



## XXXVI

Quelques jours après le départ des deux sœurs pour la campagne, comme Daniel rentrait chez lui, son domestique lui remit une dépêche. — Elle était d'Hélène et ne contenait que ces mots terribles :

*Vite, vite! — Elle est au plus mal!*

Daniel resta foudroyé... un long cri de douleur lui échappa. — Il courut chez un



médecin, son ami d'enfance, pour le décider à partir avec lui. — Il ne le trouva pas.

Cinq heures de l'après-midi sonnaient. — Le convoi partait à sept heures.

Daniel courut chez Julie pour savoir si elle avait des nouvelles.

Comme il entra, il se heurta avec le comte de Challes.

L'air égaré de Daniel, son tremblement, sa pâleur, avertirent Ryno qui rentra avec lui dans l'appartement.

— Qu'avez-vous? s'écria Julie.

Daniel lui tendit la dépêche. — Le malheureux s'assit et cacha sa tête en feu dans ses mains.

Ryno la lut d'un regard et fut obligé de chercher un appui.

— Vous partez! dit Julie en larmes.

— Ce soir, répondit Daniel.

— Je vais avec vous, dit-elle... Ma pauvre belle Fulvie!

Le soir, à la gare, ils se retrouvèrent tous trois. — Daniel, absorbé par sa douleur, ne remarqua pas la présence de Ryno qu'il connaissait à peine... Comme la locomotive fut lente à leur gré!...

On arriva dans la nuit.

Des chevaux furent demandés. — A huit heures du matin, Daniel montait en courant l'escalier de la chambre de Fulvie.—Hélène, pâle comme la mort, se tenait sur le seuil. — Un grand silence se faisait dans la maison.

— Fulvie! cria-t-il.

— N'entrez pas! dit Hélène en levant les mains avec une grande solennité...

Un prêtre qui sortait de l'appartement s'approcha d'eux.

— C'est une belle âme ! dit-il en essayant ses yeux humides de larmes. — Vous pouvez entrer, madame.

Hélène et Daniel se précipitèrent dans la chambre.

Fulvie, blanche comme un lis, était soulevée sur ses oreillers. — En apercevant Daniel, une légère rougeur anima ses joues.

Le pauvre Daniel vint en chancelant s'agenouiller près du lit.

— Du courage !... dit Fulvie d'une voix émue.

Le bruit d'une voiture entrant dans la cour la fit tressaillir.

— Qui vient ? demanda-t-elle à sa sœur, qui se jeta à la fenêtre.

— C'est Julie, ma sœur, et...

— Et Ryno, dit Fulvie...

Daniel eut un mouvement de bête sauvage en entendant ce nom.

— Chut ! dit Fulvie en mettant son doigt sur ses lèvres. — Je vais lui dire adieu ; mais mes dernières heures vous appartiendront.

Ryno, le froid, le sceptique, le railleur comte de Challes pleurait comme un enfant. Son amour pour Fulvie s'était changé en amitié, il tenait à cette amitié à laquelle il avait sacrifié tout son amour, et voilà qu'il lui fallait tout perdre à la fois... Julie n'osait s'approcher de sa cousine et embrassait les rideaux de son lit.

— Je suis heureuse de vous revoir, leur dit-elle avec un de ses beaux sourires d'autrefois.

. . . . .

Le soir, on lui donna l'extrême-onction,

qu'elle reçut avec une grande piété et une sainte ferveur.

Elle n'avait jamais été si belle.

Les paysans, les domestiques, les amis étaient rassemblés autour de son lit. Le prêtre se tenait à son côté. — Un rayon de soleil couchant se jouait sur les couvertures brodées. — On n'entendait que des sanglots.

Lorsque la sainte cérémonie fut achevée, la pauvre Fulvie fit venir sa sœur et Daniel près d'elle. — Julie et Ryno se tenaient au pied du lit.

—Ryno, dit-elle, vous vous êtes trompé, mon ami. Voyez comme Dieu a eu pitié de moi, et quelle belle et douce mort il m'envoie. Hélas! que la vie est courte! notre passage sur la terre est à peine comparable à la durée d'un beau jour! Ryno, une grande

douleur en mourant, c'est d'avoir fait le malheur de ceux que nous devions aimer.—  
Épargnez-vous ce remords, mon ami, peut-être le plus terrible de tous ! Que Dieu n'ait à vous demander compte du bonheur de personne ! Car, à mon heure dernière, je sens que de terribles représailles puniront ce crime !... Rendez donc heureux ceux qui vous sont confiés, afin qu'il vous soit miséricordieusement pardonné !... Adieu, Julie ; adieu, mon enfant !... Vois comme tout finit ici bas !... Tu as été ma compagne de folies, que ma mort te ramène aux choses sérieuses... Quant à toi, ma sœur chérie, ne cherche pas à me cacher les pleurs que tu retiens en vain... Pleure... mais que tes larmes ne soient pas trop amères : notre séparation n'aura qu'un temps.—Ne sens-tu pas comme moi que la mort n'est qu'une

porte sombre s'ouvrant sur l'immortalité?...  
Daniel!... Voici ma main! Garde-la dans  
la tienne pour m'aider à franchir ce pas-  
sage redoutable...

—O mon âme! ô ma chère âme! disait  
Daniel en couvrant de baisers ses longs  
cheveux épars!...

On passa la nuit en prières.

Fulvie mourut au soleil levant... On  
l'ensevelit dans sa robe de dentelles.

Notine, 1<sup>er</sup> novembre 1861.

FIN





CECIL H. GREEN LIBRARY  
STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES  
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004  
(650) 723-1493

grncirc@sulmail.stanford.edu  
All books are subject to recall.

DATE DUE

OCT 2 2001  
OCT 2 2001 -11

Stanford University Libraries



3 6105 025 177 994

